



72
1
Mariage de Mademoiselle Aimée d'Hauteville

Description des Fêtes

données pour le

MARIAGE

de

MADemoisELLE

Aimée d'Hauteville

au

CHATEAU D'HAUTEVILLE

en Suisse

le 23 Octobre 1811



Dé. de
F 3772

*Il a été tiré de cet ouvrage exclusi-
vement 300 exemplaires sur papier
vergé, numérotés de 1 à 300 et 12
exemplaires sur papier d'Auvergne,
numérotés de I à XII,
tous hors commerce.*

Le présent exemplaire est le

N^o 14

De l'Almanach de l'an 1811. 25 5/6.



Le Mariage. G. Cavaliers escortant l'Épouse.
M. Musique.
M. de l'Épouse. J. Militie sous les armes.

K. André de l'Épouse. André de l'Épouse.
L. Dandieu de l'Épouse. L. Dandieu de l'Épouse.
M. Dandieu de l'Épouse. M. Dandieu de l'Épouse.

Description des Fêtes

données pour le

MARIAGE

de

Mademoiselle

Aimée d'Hauteville

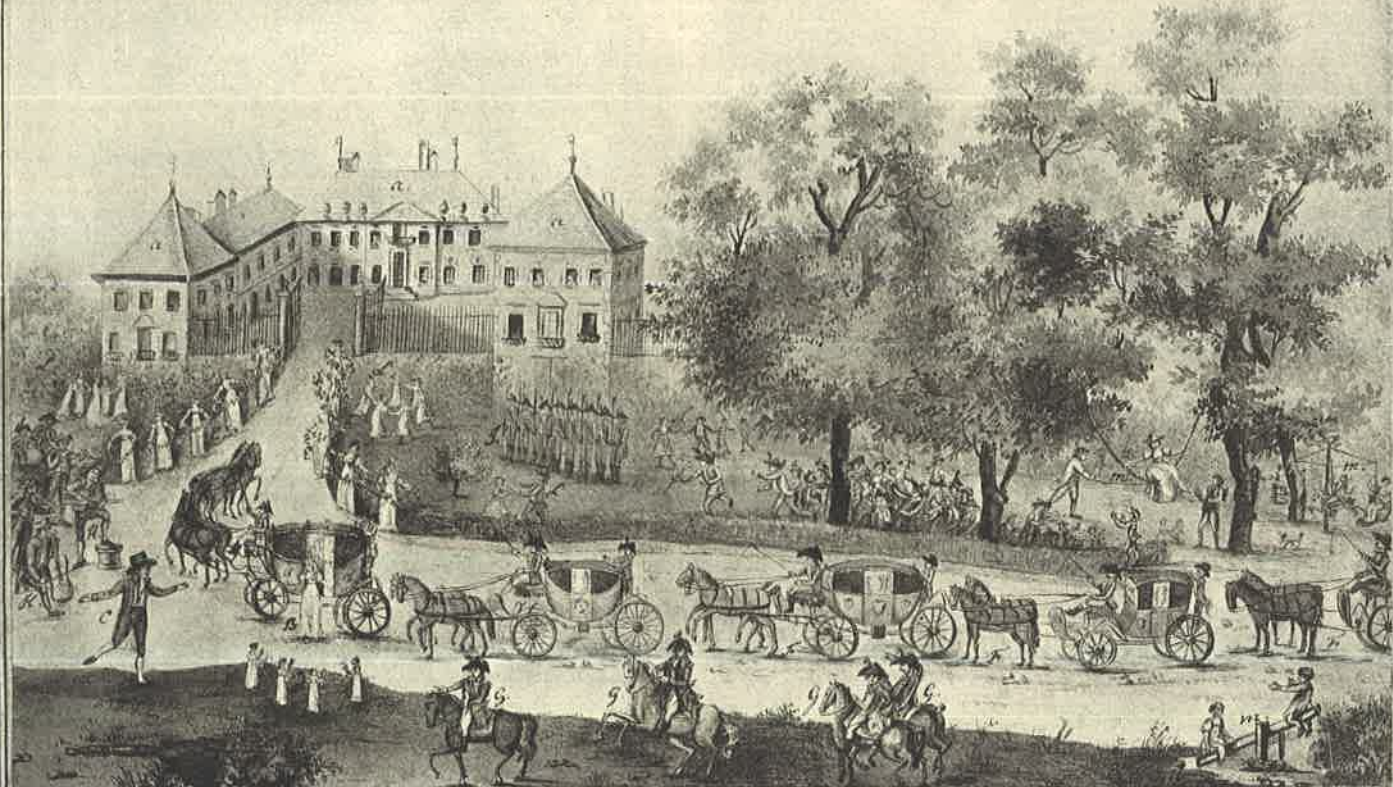
au

CHATEAU D'HAUTEVILLE

en Suisse

le 23 Octobre 1811

EF3772
Schwarz



A. Le Châlain, d'Harlequin.

B. La Marquise, venant de l'église.

C. M^{lle} d'Harlequin, venant de la ville. Deux
ans plus.

D. Bataillon d'infanterie de la garde. G. Cavaliers escortant l'épouse.

E. Jeunes filles avec quinquante.

F. Fils de la garde, sous les armes.

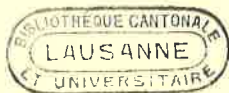
H. Fils de la garde, sous les armes.

I. Fils de la garde, sous les armes.

J. Fils de la garde, sous les armes.

K. Fils de la garde, sous les armes.

25578.



AVANT-PROPOS

Parmi les documents qui se trouvent aux archives du château d'Hauteville, nous avons découvert cette description des fêtes qui y furent données à l'occasion d'un mariage célébré en 1811.

La mariée, Aimée-Philippine-Marie Grand d'Hauteville, née le 2 août 1791, à Amsterdam, où son père était banquier de la cour de Suède et trésorier de France, était l'enfant unique de Daniel Grand d'Hauteville, chevalier de l'ordre de Wasa, et de Anne-Philippine-Victoire, fille et héritière de Jacques-Philippe Cannac de St-Légier, baron du St-Empire. Elle épousait son cousin germain, Eric-Magnus-Louis, fils de Jean-François-Paul Grand et de Marie, fille de Daniel Labhard, seigneur de Glarisegg, né à Paris le 14 mars 1786 et secrétaire de la légation de Suisse en France. Le père du marié, après avoir été banquier à Paris et administrateur de la Caisse d'Escompte, revint en Suisse à la Révolution et acheta en 1794 le domaine de Valency près Lausanne ; il fut créé baron par lettres patentes du Roi Louis XVIII en 1819. Le marié quitta la diplomatie au moment de son mariage

Les Fêtes du Mariage de Mademoiselle Aimée d'Hauteville

et devint par la suite juge du district de Vevey, syndic de St-Légier-La Chiésaz, membre du Grand Conseil Vaudois et lieutenant-colonel fédéral.

L'auteur de ce compte-rendu, Catherine Huber, avait épousé Jean-Louis Rilliet, fils du syndic de Genève, Robert Rilliet, et était cousine de Madame d'Hauteville. Pleine d'esprit et adorée de tous, elle était l'âme de toutes les fêtes qui se donnaient, soit à Genève, soit au Canton de Vaud.

G. d'H.



Daniel Grand d'Hauteville
1761 — 1818



« Cette relation est un souvenir d'amitié de Madame Rilliet-Huber pour ses amis d'Hauteville. Après avoir ajouté un charme infini aux plaisirs qu'elle vient de décrire, personne ne pouvait mieux les raconter qu'elle ; son esprit embellit tout, et son cœur est encore au-dessus. »

(Note de Daniel Grand d'Hauteville, 1811.)

S'IL existe un spectacle intéressant, c'est celui que présentent deux époux, jeunes et amoureux, unis sous les yeux de parents qui les adorent et qui sanctifient tous les vœux de l'amour par leur approbation paternelle. Ce spectacle, si touchant par lui-même dans toutes les situations, le devient bien davantage encore quand toutes les circonstances

accessoires de jeunesse, de fortune, de santé, quand un local superbe, une nature pittoresque, un ciel pur, une température douce, viennent se mêler à l'événement le plus intéressant de la vie et y apporter tout ce que la magie des sentiments et des objets extérieurs peuvent y ajouter. Ce tableau, alors véritablement enchanteur, est celui que vient d'offrir le mariage de M^{lle} Aimée d'Hauteville avec son cousin germain M. Eric Grand d'Hauteville. Fille unique, adorée de la plus sensible des mères et du plus tendre des pères, son jeune cœur en se donnant à son cousin, semble s'accorder à son insu et par la suite d'une harmonie habituelle avec ceux de ses parents. Entre tous les jeunes gens qui pouvaient prétendre à la main de l'aimable Aimée, M. et M^{me} d'Hauteville, s'ils ne s'étaient interdit d'influer sur le choix de leur fille chérie, auraient nommé leur neveu qui, élevé presque sous leurs yeux, justifiait par ses qualités et ses agréments leur prédilec-

tion en sa faveur, en même temps que l'amour qu'ils voyaient naître et s'accroître tous les jours dans le cœur de ce jeune homme pour leur chère Aimée les attachait tendrement à lui. De leur côté les excellents parents de l'heureux Eric, sans se permettre jamais d'énoncer les vœux qu'ils formaient, regardaient le mariage de leur fils avec leur charmante nièce comme la plus belle chimère de leur vie ; aussi la joie qu'ils ont éprouvée en voyant cette chimère devenir réalité se conçoit mieux qu'elle ne se décrit. Qu'on se représente donc ces trois couples confondant leurs regards et leurs affections et l'on aura une idée de la vraie félicité sur la terre.

Pour célébrer une union si bien assortie, sans doute il fallait plus qu'une noce ordinaire. Le bonheur demande de la joie comme le malheur demande des larmes, et le cœur a besoin de voir ses sentiments partagés. Ce besoin si doux semble avoir dirigé les fêtes d'Hauteville, mais dans le précis de

ces fêtes que je vais essayer de tracer, comment pourrais-je faire passer ce charme indéfinissable que la bienveillance, la sérénité d'âme, l'obligeance active et simple, l'amabilité soutenue de ces maîtres du château ont répandu sur tout ce qu'ils ont fait, sur tout ce qu'ils ont dit, et qui s'est communiqué comme l'étincelle électrique aux nombreux spectateurs de cette cérémonie solennelle et touchante.

Le 23 octobre 1811, anniversaire du mariage de M^{me} d'Hauteville, avait été choisi par elle pour la célébration de celui de sa fille. Depuis vingt-et-un ans, elle doit son bonheur au meilleur des maris et par cette espèce de douce superstition si naturelle aux âmes tendres, elle avait désiré que la destinée de sa fille se fixât le même jour que la sienne, et que la conformité des fêtes, dans les mêmes lieux, aux mêmes instants, devînt un garant de plus de la félicité de son enfant.

Le 23 octobre était un mercredi et les fêtes commencèrent le dimanche 20. C'est de ce jour que va dater ma relation.

Alors se trouvèrent rassemblés tous les parents, ou pour mieux dire tous les amis de M. et M^{me} d'Hauteville et de M. et M^{me} Grand. Leur nombre dépassait celui de quarante, et quoique cette réunion paraisse considérable pour une intimité de famille, ce mot peut être pris dans son acceptation la plus stricte, car ces quarante personnes, presque toutes liées entre elles, les unes depuis l'enfance, les autres depuis nombre d'années, ne formaient en ce moment qu'un même vœu et un même cœur. Le plaisir de se retrouver après plusieurs longues séparations ajoutait au plaisir de la circonstance.

L'harmonie la plus parfaite, la gaiété la plus franche, régnaient au milieu de ces amis et bannissaient toute gêne et toute cérémonie.

Le seul bruit qui se soit fait entendre distinctement pendant huit jours dans les vastes corridors de ce beau château était celui de ces noms caressants qui se rattachent aux longs souvenirs et aux anciennes liaisons. Victoire, Amélie, Lucy, Ninette, Sophie, Aimée, Clarisse, Ernestine, voilà les mots qui retentissaient d'un bout du château à l'autre et toujours avec l'accent de personnes qui se cherchent et s'appellent pour se communiquer quelque chose de bien intéressant.

Afin de conserver la mémoire des amis qui ont assisté aux fêtes du mariage de l'aimable Aimée, je vais d'après le désir de M. d'Hauteville placer ici leurs noms comme un monument de leur intérêt et de son amitié. Après M. et M^{me} Grand et leur fils cadet M. Ferdinand Grand, frère de l'époux; M. le Général d'Hauteville, oncle de M^{me} d'Hauteville, sa femme et sa fille; M. et M^{me} Scherer de Grandclos, leur fille

aînée M^{me} Zollikofer, son mari et deux petits enfants, M^{lle} Ernestine Scherer leur fille cadette, et leur fils, M. Emile Scherer; M. et M^{me} de la Rive-de Tournes et leurs trois enfants; M. et M^{me} Braun; M. et M^{me} Rilliet-Huber et leur fils aîné, M. Gustave Rilliet; M. et M^{me} Sarasin-Rigaud, M. Sarasin l'aîné; MM. Henri, John et Victor Kunkler, M. Bergier, tous parents de M. et M^{me} d'Hauteville ou de M. et de M^{me} Grand; M^{lle} Choisy, ancienne institutrice de la jeune épouse et regardée comme de la famille; M^{lle} Chavannes, amie de Mademoiselle d'Hauteville; M. de Watteville, ami de nocces; M. de Graffenried et M. Petersen, venus l'un de Berne et l'autre de Paris; M. Levade de Lausanne, ami intime de M. et M^{me} Grand et de M. et M^{me} d'Hauteville, ministre qui a béni le mariage; M., M^{me} et M^{lle} Tronchin de Lavigny. A toutes ces personnes logées dans le château ou les dépendances, il faut ajouter tous les

habitants des châteaux voisins, toute la société de Vevey, beaucoup de personnes venues de Lausanne, logées à Vevey, et une vingtaine de jeunes gens, amis ou camarades de l'époux, logés de même à Vevey, et qui se rendaient à Hauteville tous les jours.

A neuf heures, le son d'une cloche rassemblait les habitants du château dans la salle à manger, où une grande table ronde et plusieurs petites formaient une espèce de café, et où le mouvement des hommes qui s'asseyaient, se levaient, se servaient, où le bruit des conversations croisées, interrompues, reprises, donnait un air de fête et de liberté qui préparait au plaisir. Tous les matins après un semblable déjeuner l'on se séparait. Les uns allaient s'occuper des rôles qu'ils avaient à apprendre, des répétitions qu'ils avaient à faire, des costumes qu'ils avaient à préparer ; les autres allaient au billard, montaient à cheval, ou se dispersaient dans les délicieux jardins d'Haute-

ville pour jouir de leur ravissante vue et de leurs magnifiques ombrages qui, grâce à l'étonnante beauté de la saison, conservaient toute leur verdure. Tous les matins aussi se trouvait dans le grand corridor du rez-de-chaussée qui conduit au salon et à la salle à manger, l'affiche ou programme des amusements du soir. Les noms déguisés, les plaisanteries de société, dont le rédacteur de l'affiche se plaisait à la varier étaient un nouvel aliment à la gaîté générale.

Le dimanche 20, jour des dernières annoncées, fut un jour de fête. Sur le midi, on vit le parc, qui est toujours ouvert à tout le monde, se remplir successivement d'une foule de paysans, et vers les deux heures, au bout d'une petite avenue vis-à-vis de la grande grille de la cour, sur un tertre spacieux légèrement incliné et entouré d'arbres, on vit se placer un orchestre et commencer un bal champêtre. L'art le plus heureux n'aurait pas mieux arrangé une perspective

pour les fenêtres du château que ne le faisait cet amphithéâtre naturel. Le dîner se ressentit de l'impatience où l'on était de jouir du joli coup d'œil ; à quatre heures, tout le monde se rendit sur la pelouse et M. d'Hauteville avec sa fille et son gendre futur se mêlèrent à la danse. Le plaisir qu'on lisait sur le visage des jeunes filles et des jeunes garçons, la gaîté franche de M. d'Hauteville qui allait des uns aux autres, valsant de tout son cœur, les paroles de bonté qu'il disait aux femmes et aux vieillards qui le félicitaient et le bénissaient, la figure modeste de la jeune épouse qui se dessinait élégamment sur ce fond de verdure, le mélange des costumes suisses avec les toilettes recherchées des dames du château, la beauté de ce site pittoresque, tout cet aspect d'une nature magnifique et d'une joie réciproque formait un coup d'œil qui parlait à la fois au cœur et à l'imagination. La nuit mit fin à la danse sur la pelouse mais



Madame d'Hauteville
née Victoire Cannac de St-Légier
1770 — 1829

non pas au bal ; une grande orangerie avait été préparée et éclairée et tous ceux qui voulurent y aller y furent admis.

Une société assez nombreuse se rendit au château dans la soirée, et M^{me} Braun, par son beau talent de chant, M^{lle} d'Hauteville par sa voix si douce et jeune, M^{me} Scherer grand clavinniste qui accompagnait ses deux filles, excellentes musiciennes, M^{lle} Chavannes par de jolies romances, M. Emile Scherer par plusieurs second-dessus et des morceaux d'ensemble, plusieurs hommes par leurs instruments, donnèrent un concert qui dura jusqu'à dix heures et fut suivi d'une danse générale où les mères se joignirent aux enfants et où chacun prit une part active aux plaisirs. Je ne dois pas oublier de dire que dans le grand salon, pièce à l'Italienne par ses dimensions et ses peintures à fresque, M. d'Hauteville a fait mettre une orgue de Barbarie garnie d'une quarantaine d'airs de danse et qui fait un orches-

tre permanent pour tous les bals impromptu de la jeunesse du château. Un grand souper termina cette première journée des fêtes du mariage.

Le lendemain, lundi, était le jour consacré aux présents. Pour les offrir d'une manière piquante, M^{me} Braun, secondée par M^{me} Scherer, avait imaginé et composé une très jolie comédie en deux actes, qu'on trouvera à la fin de ce cahier,* et dont le succès répondit entièrement à l'intention de son aimable auteur. Le lecteur pourra juger la pièce, mais non la sensation qu'elle produisit et qui se composait de l'émotion des acteurs autant que de celle des spectateurs. Avant d'entrer dans le détail de cette représentation, je dois dire que le matin M^{me} Braun avait envoyé à l'aimable Aimée une petite lyre d'or suspendue à un collier. Les cordes de la lyre étaient des cheveux de M^{me} Braun, qui avait accompagné ce présent de très jo-

*Appendice XIII.

lis vers écrits par elle et qui furent reçus avec attendrissement. (On lira les vers à la fin de cette description sous le numéro 1.°)

Le dîner de ce jour ainsi que celui de la veille et tous ceux des jours suivants purent tous être appelés des repas de noces par leur abondance, l'élégance du service, la profusion des vins et le nombre des santés qui se portaient. Les soupers ressemblaient aux dîners, si ce n'est que l'éclat des lumières ajoutait encore à la gaîté des convives. Mais reprenons le fil de ma narration.

Madame d'Hauteville n'avait invité personne pour cette soirée du lundi, et l'on était en famille, c'est-à-dire plus de quarante. A sept heures les spectateurs se rendirent dans une jolie salle construite dans une aile du château. Le spectacle commença par *Marton et Frontin*, pièce à deux acteurs seulement, qui fut jouée par M. et M^{me} Braun avec toute la finesse et l'aplomb que l'on trouve

*Appendice I.

rarement dans les acteurs de société. Entre les deux pièces M. Gustave Rilliet vint chanter un couplet de M^{me} Braun qui servait de prologue à la comédie. A la fin du second acte les présents, tous magnifiques et du meilleur goût, parurent sur la scène et y furent déployés par l'acteur ou plutôt l'actrice (M^{me} Rilliet-Huber) qui jouait le rôle d'Amant. La pièce finit par un couplet de M^{me} Braun chanté par elle, puis le véritable Eric, habillé en esclave portant la corbeille de noces, la présente à Aimée un genou en terre, tandis que M^{me} Rilliet chantait un couplet où elle abdiquait l'amour, en cédait tous les droits et se réservait l'amitié.* Les applaudissements, les attendrissements, la curiosité, le mouvement, succédèrent au spectacle. Acteurs et spectateurs se confondaient en s'embrassant, et passèrent dans le petit salon, au milieu duquel, au grand étonnement général, on vit un grand sapin que

*Appendice II.

M. et M^{me} d'Hauteville avaient fait transporter dans un grand vase, dont chaque branche éclairée par une petite bougie supportait un présent avec le nom de la personne à laquelle il était destiné. La délicate amitié des maîtres de la maison n'avait oublié personne et avait approprié avec le tact le plus aimable chaque présent à chaque individu. La plupart de ces présents étaient des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles, des peignes, des breloques, des chaînes de montre, des gilets, qui tous furent détachés et offerts par M^{me} et M^{lle} d'Hauteville avec cette grâce charmante qui ajoute tant de prix au prix de l'objet donné.

En tournant autour du sapin M^{lle} d'Hauteville trouva une lettre à son adresse. Elle l'ouvre et est fort étonnée de la voir signée Raphaël et datée des Champs-Élysées. Elle lit au travers d'une écriture contrefaite, qui ne sentait pas mal l'autre monde, la promesse que lui fait le célèbre peintre du Va-

tican de revenir incessamment sur terre pour lui donner le portrait de son amie, et ce portrait est celui de M^{me} Braun qu'elle promettait depuis longtemps à sa chère Aimée et qu'elle n'avait pas eu le temps de faire faire en présent de noce.*

A peine M^{lle} d'Hauteville avait-elle achevé la lecture de cette lettre et témoigné le plaisir qu'elle ressentait de la promesse qui y était contenue, que l'on entendit Monsieur d'Hauteville et Eric qui criaient dans le grand salon, « A vingt sous, qui en veut ? », comme on entend crier les marchands sur les boulevards de Paris. On se porte en foule de leur côté, et on les voit auprès d'une table couverte de nouveaux présents, tous également du meilleur goût. Ces messieurs, toujours en criant « A vingt sous », donnaient à chaque personne qui s'approchait l'objet qui était pour elle et faisait le pendant ou l'assortiment du présent qu'on ve-

* Appendice XI.

nait de recevoir. Par une attention nouvelle, et comme pour éviter les remerciements, le souper se trouva servi, et l'on se mit à table où les convives finirent gaiement la soirée.

Le mardi, troisième jour des fêtes, il devait y avoir bal masqué. On était convenu de se déguiser de manière à ne pas se reconnaître, afin que dans le premier moment une sorte de confusion augmentât le mouvement et le plaisir du bal. Tous les châteaux des environs, beaucoup de personnes de Lausanne et de Vevey, avaient été invités ainsi que pour le bal paré du lendemain.

Le déjeuner se passa d'abord à se questionner et à s'intriguer d'avance sur les préparatifs du soir. Le reste du matin fut donné à l'occupation très active de ces déguisements et de ces costumes, ce qui était une chose importante. Dans tous les corridors, aux portes entr'ouvertes de presque toutes les chambres, on voyait de petits rassemblements, on entendait de grands éclats de rire

et l'on parcourait le château en se fuyant les uns les autres d'un air mystérieux et satisfait.

Monsieur d'Hauteville, par une suite de cette prévoyance aimable qu'il met aux plaisirs des autres, a formé à Hauteville un magasin de théâtre où l'on trouve une quantité de costumes. Il y avait ajouté des masques pour ce jour-là, de sorte que ceux qui n'avaient rien apporté ni rien préparé trouvaient de quoi choisir et agrémenter leur mascarade. A six heures, douze coups de canon annoncèrent la cérémonie du lendemain, et à sept heures la musique annonça que le bal était ouvert. Toutes les portes du château l'étaient aussi ; la cour, très bien éclairée, se remplit de voitures et les masques entrèrent dans la salle. L'intention des maîtres de maison se trouva remplie ; il y eut assez de monde et de brouhaha dans le premier moment pour que ceux qui venaient de se quitter ne se reconnussent pas, et l'on



Eric-Magnus-Louis
Baron Grand d'Hauteville
1786 — 1848

dut à cette confusion le plaisir de la surprise que firent M., M^{me} et M^{lle} Tronchin de Lavigny qui, après avoir refusé l'invitation de M^{me} d'Hauteville, sous prétexte de santé, arrivèrent au bal en domino et laissèrent quelque temps les conjectures s'exercer sur ces trois masques noirs. Dans la foule de ceux qui parcouraient la salle, on en distinguait un (M. Scherer de Grandclos) habillé en *Messenger Boiteux* tel qu'on le représente sur les *Almanachs de Bâle et de Berne*, ayant une jambe de bois et étant du reste costumé rigoureusement comme son modèle. Il tenait plusieurs de ces almanachs appelés « *Messenger Boiteux* » et en distribuait divers exemplaires. Dans celui qu'il remit à l'épouse, il y avait un dessin tout semblable aux dessins qu'on y trouve ordinairement sur les événements remarquables arrivés dans l'année, principalement sur ceux nommés « *Mariage d'un Grand* »..... c'était le mariage d'Hauteville. On voyait la mariée,

l'époux, le père, la mère, et chacun sur lui une lettre majuscule répondant à une lettre semblable en note qui expliquait le nom et l'action du personnage ; par exemple, « A » l'épouse en habit de cérémonie, « B » le père qui lui tendait les bras, « C » la mère attendrie, et ainsi de suite. Ce dessin, fait par M^{lle} Choisy, était d'une exécution très plaisante par sa conformité avec les gravures de ces almanachs et par la caricature des toilettes et des attitudes.*

Tout le monde était encore masqué lorsqu'une petite fille sans masque dansa la gavotte, en un châle long et léger qui flottait autour de sa tête. Suivant la rapidité des pas qu'elle faisait en rasant le parquet sur lequel on croyait la voir voltiger, elle donnait l'idée de ces petites figurines aériennes qu'on remarque dans les estampes, posées sur un pied, tenant des deux mains un voile qui se gonfle au-dessus d'elles et qui repré-

* Voir le frontispice.

sentent la fortune. C'était la jeune Madeleine, fille du général d'Hauteville. Le père sous son déguisement regardait avec des yeux qui perçaient son masque et qui ne laissaient aucun doute sur le nom de celui qui le portait et sur le genre d'intérêt qu'il portait à la danseuse.

Madame d'Hauteville dont le joli visage sied bien à tous les costumes, était habillée en bergère et donnait le bras à sa fille couverte d'un domino blanc.

L'heureux amant avait un habit qu'on pouvait appeler de caractère ce jour-là. Il était en Céladon. Sa petite veste de taffetas couleur de rose et tous ses rubans assortis allaient très bien à sa figure et à son âge. Je ne parlerai pas de tous les costumes qui étaient frais et élégants, et dont plusieurs femmes changèrent une ou deux fois pendant la soirée.

Il n'y avait pas une heure que le bal était commencé que l'on entendit une flûte cham-

pêtre qui accompagnait une voix de femme. La foule qui était au passage s'ouvrit et laissa venir un paysan et une paysanne des montagnes qui chantaient le *Ranz des Vaches* avec des paroles en patois du pays, faites sur le mariage du château.* A la douceur de la flûte, à la beauté de la voix, on ne tarda pas à reconnaître M. et M^{me} de Seigneux. Un moment après, une bande de masques diversement déguisés, au nombre desquels étaient M^{mes} de Blonay et d'Hermenches, leurs maris et MM. Godefroy Polier et Bontems entrèrent en dansant une ronde faite pour la circonstance.

Peu de temps après la ronde, l'aimable Aimée ôta son domino et laissa voir une charmante paysanne du canton de Berne ; tout le monde se démasqua à peu près dans le même moment. Une jeune personne, amie de l'épouse, M^{lle} de Deckersberg, habillée en Fanchon la Vielleuse, accompagnée de

* Appendice III.

son frère en Petit Savoyard qui montre la marmotte, chanta des couplets à M^{lle} d'Hauteville en lui présentant un bouquet.*

La musique et la danse, qui ne faisaient que s'interrompre à l'arrivée des mascarades, reprenaient tout de suite après et, remplissant ainsi tous les intervalles, empêchaient toute longueur dans le bal. A neuf heures, on vit entrer trois charmantes Espagnoles, accompagnées d'un chevalier de la même nation, tous quatre sans masque dans un costume élégant. L'une d'elles tenant des castagnettes, se mit à danser une tarentelle, tandis que les deux autres, ainsi que le chevalier, accompagnaient du piano, de la guitare et du violon. C'était Aimée, sa charmante mère, et M. et M^{me} Braun. On ne peut réunir plus de décence et de grâce que n'en réunit la modeste épouse dans cette danse de caractère où les nuances et l'expression sont si délicates à saisir pour une

* Appendice IV.

jeune personne, et où l'intéressante Aimée ne laissa rien à désirer soit comme talent soit comme noblesse et légèreté. Les applaudissements prolongés étaient à peine finis et la danse générale reprise que l'on entendit le bruit de la crécelle de la Petite Poste de Paris, et qu'on vit un facteur avec l'uniforme et la plaque. Il fit le tour de la place en demandant où on pouvait trouver l'épouse, M. et M^{me} d'Hauteville, M. et M^{me} Grand, le général d'Hauteville, M^{me} Braun, M^{me} Scherer et M^{me} de la Rive; il remit à chacun un paquet à son adresse et sortit en tournant sa crécelle sans se démasquer. On ouvrit les lettres qu'il venait de donner et l'on trouva des couplets de M^{me} Rilliet qu'on n'avait pas été longtemps à reconnaître sous l'habit de facteur de la Petite Poste.*

Un nouveau déguisement ne tarda pas à paraître. M^{me} et M^{lle} d'Hauteville, en cos-

*Appendice V.

tume polonais, rentrent dans la salle. Les applaudissements devinrent généraux à la vue de ces deux jolies étrangères, entre lesquelles il était difficile de distinguer la mère de la fille. La taille fine et les traits délicats de M^{me} d'Hauteville effacent toute différence. Aimée, accompagnée au piano par sa mère, dansa une polonaise, danse aussi de caractère, d'un autre genre que la tarentelle, où la variété des pas exige une grande agilité et une grande précision, et où le talent de la danseuse ainsi que sa figure parurent sous un jour tout nouveau. Ces dames disparurent au milieu des bravos et revinrent peu de temps après dans leurs habits ordinaires, si ce n'est que celui de M^{lle} d'Hauteville était dépouillé de tout ornement, une simple robe blanche unie sans garniture. Coiffée de ses longs et beaux cheveux élégamment rattachés par eux-mêmes, sans fleurs ni plumes, un châle rouge jeté sur ses bras blancs ; dans cette simple toi-

lette, elle dansa la danse du châle, espèce de pantomime cadencée, célèbre par la diversité et la grâce de ses attitudes et qui, pour être aussi jolie qu'elle le parût ce jour-là, demande de la jeunesse, de l'élégance dans les formes, de l'expression, de la modestie, demande enfin tout ce que la douce et blanche Aimée sait si bien y mettre et qui la montre aux yeux des spectateurs charmés telle qu'elle dut apparaître à ceux de l'heureux Éric.

Un souper nombreux et brillant suivit de près la danse du châle et termina cette journée qui précédait celle de la célébration du mariage des jeunes époux dont je veux tâcher de rendre compte.

Le mercredi 23 octobre, au lever du soleil, trente coups de canon tirés à intervalles et dont le son répété par l'écho des montagnes se prolongeait en s'affaiblissant, annoncèrent que le jour du mariage était arrivé.



Aimée-Philippine-Marie
Baronne Grand d'Hauteville

1791 — 1855

A neuf heures l'on se rendit comme de coutume dans la salle à manger, mais l'émotion avait pris la place de la gaîté bruyante ; la voix, les mouvements, tout semblait s'être adouci, et le trouble de l'intéressante mère pour qui ce moment désiré était néanmoins un grand événement, s'était communiqué à tous ses amis.

Les regards baissés, les yeux humides de l'aimable jeune fille inspiraient même aux jeunes hommes de la société le respect involontaire qu'inspirent la pudeur et l'innocence. Pas une plaisanterie, pas un coup d'œil indiscret. Une très belle musique d'instruments à vent se fit entendre au moment où l'on entra dans la salle à manger, jouant des airs analogues aux circonstances comme *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, Oui, ç'en est fait, je me marie*, puis celui de Cendrillon, *Il n'est point de Plaisir, de Bonheur, sans l'Amour*. Cette musique soulageait M. et M^{me} d'Hauteville du soin de soutenir la con-

versation et s'accordait en même temps avec les sentiments qu'on renfermait dans soi-même. Le déjeuner était à peine achevé que M^{lle} d'Hauteville se leva et revint un instant après présenter à tout le monde, avec une grâce timide l'ordre de Chevalier de la Noce, qui était un nœud de rubans couleur de rose et blanc. Cette même cocarde fut donnée à tous les domestiques de la maison avec des gants blancs et plusieurs présents à quelques-uns d'entre eux.

Pendant cette distribution, la cour se remplissait de chevaux, de voitures, le parc se garnissait de monde, les grilles se chargeaient d'enfants, dix des gens du château revinrent en uniforme dans la cour, prêts à monter à cheval pour servir d'escorte à la mariée. M. Victor Kunkler, jeune officier suisse au service de France, était, ainsi que M. Henry Kunkler, son frère, à la tête des militaires de la fête. L'on doit à M. Victor, nommé capitaine à l'unanimité, à son em-

pressement et à son activité, l'ordre et la pompe de la marche en allant et en revenant de l'église.

M. d'Hauteville, dont la terre comprend le village de La Chiésaz, à une demi-lieue du château, où devait se bénir le mariage, avait reçu la veille une députation des autorités civiles de ces divers endroits qui lui demandait la permission de faire mettre leur milice sous les armes et de border la haie des approches de l'église. Cette marque d'affection était trop touchante pour pouvoir être refusée. M. Victor Kunkler se chargea de distribuer et de faire manœuvrer cette petite troupe, chose dont il s'acquitta d'une manière qui doublait à l'œil le nombre de ces braves gens, et qui mettait un aspect guerrier à cette fête religieuse et champêtre.

Avant onze heures, tout le monde se rendit dans le grand salon. La satisfaction du père et de la mère de l'époux se peignait dans leurs yeux attendris, et leur émotion,

sans ressembler à celle de M^{me} d'Hauteville, avait un caractère touchant, qui les rendait tous deux intéressants à observer. Toutes les toilettes étaient neuves et soignées ; l'on se regardait sans s'examiner, l'on parlait peu ou bas par cet espèce d'instinct qui tient à toutes les impressions profondes, et concentre tous les mouvements extérieurs.

A onze heures et quart la mariée sortit de la chambre de sa mère, lui donnant le bras d'un côté et de l'autre le donnant à M^{lle} Ernestine Scherer, sa cousine et son amie de noces. Si un peintre habile avait à peindre une vestale au moment du sacrifice, il faudrait qu'il prît comme modèle la figure d'Aimée à l'instant dont je parle. Une toilette blanche, tout à la fois élégante et magnifique sans rien d'éclatant, un voile de dentelle serré autour de la tête par une couronne de fleurs d'oranger, un bouquet des mêmes fleurs, la pudeur de ce visage jeune, ces larmes de l'émotion, tout cet ensemble

virginal d'une jeune épouse entre les bras de sa mère, et d'une mère jeune elle-même et beaucoup plus ébranlée que sa fille, cette famille nombreuse, ces amis de tout âge, cette quantité de spectateurs dont pas un n'avait le regard de l'indifférence, ce mouvement sans confusion, cette foule sans tumulte, tout ce spectacle enfin restera ineffaçable dans la mémoire de ceux qui en ont été témoins.

A la porte du salon était attaché l'ordre des voitures et le nom des personnes qui devaient les remplir. Celle de l'épouse était la dernière, afin qu'elle arrivât à l'église après tout le cortège et qu'elle n'attendît pas. L'époux, M. d'Hauteville, M. Grand et M. Rilliet-Huber, précédèrent immédiatement la mariée dans une calèche découverte. Personne ne monta en voiture dans la cour ; on la traversa à pied, deux à deux, ainsi que la petite avenue, et l'on prit les carrosses sur cette plate-forme en face du

château dont j'ai parlé au sujet du bal champêtre du dimanche précédent. La beauté du temps qui embellissait encore cette journée, avait contribué à attirer à Hauteville un grand nombre d'habitants de Vevey et des villages voisins ; il en était même venu de plusieurs lieues de là. Le parc et la route qui conduit à l'église étaient couverts de monde, tous les paysans en habits du dimanche, et chacun, prodiguant à M. d'Hauteville en passant les bénédictions et les vœux, lui faisait verser des larmes de reconnaissance et de bonheur.

L'épouse dans une berline à quatre chevaux avec ses deux mères, M^{me} Scherer et M^{me} Braun, était entourée de ses dix chevaliers. On allait au pas, et le coup d'œil qu'offrait cette route droite et pittoresque, au milieu de ces montagnes graduées dans leur élévation dont la base cultivée est couverte d'habitations, de châteaux à tours crénelées, de prairies et de chalets, et dont

les cimes inégales sont pour la plupart couvertes de neiges éternelles, plus loin ce superbe lac qui égaye le paysage, et ces Alpes altières qui le terminent, tout ce beau pays de la Suisse, et tout ce mouvement de la curiosité et de l'intérêt, mériteraient d'être retracés par le langage de la poésie et non par une simple description.

À l'approche de la première voiture, toutes les cloches de La Chiésaz se firent entendre, et leur son qui retentissait au loin dans la campagne, imprimait à l'âme un sentiment de recueillement qui la préparait à la cérémonie qui allait avoir lieu. Assez longtemps avant l'entrée du village, la milice bordait la haie des deux côtés du chemin. Le bruit du tambour et les cris de « Vive la mariée », « Vivent M. d'Hauteville et M^{me} d'Hauteville » se répétaient de toutes parts.

Les parents et les amis de la noce arrivés les premiers attendaient l'épouse à l'entrée de l'église et la suivirent au pied de la chaire.

L'église était pleine et le bruit assez fort. Cependant le silence se rétablit peu à peu à la lecture des prières et à celle de la liturgie du mariage. Il faudrait pouvoir peindre l'expression de la physionomie de M^{me} d'Hauteville pendant cette bénédiction nuptiale dans cette même église, dans cette même place où vingt et un ans avant, à cette même heure du jour, elle avait prononcé les mêmes serments. Tout son cœur était dans ses traits rendus immobiles par l'excès même de son agitation et ses efforts pour la contenir et ne pas augmenter celle de sa fille. Il faudrait avoir vu également ce jeune époux en uniforme d'aide-de-camp des troupes de la Confédération Helvétique à côté de sa pâle et timide Aimée dont la tête inclinée lui cachait le visage et lui faisait redouter l'émotion. L'église, le ministre, la foule, il ne voyait rien, n'entendait rien. Son Aimée seule l'occupait entièrement, et si on lui demandait ce qu'il a promis devant les hom-



Le Baron de St-Légier
M. et M^{me} d'Hauteville
et leur fille Aimée

mes ce jour-là, il ne se souviendrait que des paroles d'amour que sa bouche prononce à tous les instants de sa vie.

La voiture de la nouvelle mariée passa la première à la sortie de l'église, et s'arrêta à l'entrée de la grande avenue du parc, à une certaine distance du château, où les attendaient la musique, un détachement de milices, et où les chevaliers et la foule l'avaient précédée. Toutes les voitures du cortège défilèrent lentement devant elle et gagnèrent ensuite au grand trot l'endroit où l'on était monté en carrosse et où l'on descendit. Là, par les soins de M. Victor Kunkler, se trouva un autre détachement de milices qu'il avait fait arriver en coupant par les sentiers au travers des prairies. Toute la musique, tous les tambours, un monde énorme, reçurent les époux qui sortaient de voiture au bruit des canons du château et des boîtes qui partaient de toutes les hauteurs du parc. A cette même place, à l'entrée de la petite

avenue en face de la grande grille, deux groupes de petites filles de six à dix ans, toutes en robes de mousseline blanche, couronnées de roses et portant des corbeilles garnies de feuillage et remplies de fleurs, étaient placées sur deux piédestaux assez élevés. Deux rangs de jeunes paysannes vêtues de blanc, qui tenaient chacune l'extrémité d'une guirlande, bordaient les deux côtés de cette petite avenue depuis l'endroit où les voitures s'arrêtaient jusqu'à l'entrée de la cour. Au moment où l'épouse mit pied à terre, les petites filles descendirent et marchèrent devant elle en jetant des fleurs sous ses pas.

Au milieu de leurs deux pères et de leurs deux mères, les nouveaux mariés traversèrent lentement cette route semée de fleurs, emblème de leur vie future, et arrivèrent ainsi jusqu'à la grande porte du château sur les marches de laquelle on avait posé un gradin, et où le jardinier de M. d'Hauteville,

homme aussi intelligent que zélé, avait élevé un dôme de verdure soutenu par deux colonnes de même. Les époux montèrent sur ce gradin ; tous leurs parents, tous leurs amis les entourèrent en demi-cercle, toutes les fenêtres, toutes les grilles, étaient garnies de spectateurs. A peine fut-on placé que les petites filles qui accompagnaient la mariée s'avancèrent. La petite Lavinie Zollikofer s'approcha d'elle en chantant des couplets faits par M^{me} Rilliet,* et en lui présentant une branche d'oranger détachée de la couronne nuptiale de sa mère qui, sept ans auparavant, s'était mariée à Hauteville et à qui Aimée encore enfant avait chanté des couplets. Rien n'était plus gracieux que de voir aux pieds de cette jeune épouse, cette jolie petite Lavinie à qui l'émotion de tous ceux qui l'entouraient s'était communiquée et qui chantait et qui pleurait tout à la fois sans cesser de tendre sa petite main, de

*Appendice VI.

lever sa petite tête blonde, et de présenter sa branche de fleurs.

Quand les enfants se furent retirés, les jeunes filles de l'avenue entrèrent dans la cour sur deux rangs au bruit de la musique qui jouait une marche, et ayant à leur tête M^{me} Braun d'une part et M^{lle} Ernestine Scherer de l'autre. Là, elles formèrent des contours, se replièrent et se déplièrent en soulevant ou croisant leurs guirlandes, et finirent par danser une ronde chantée par M^{me} Braun, dont elles répétaient le refrain en chœur*.

La ronde terminée, elles défilèrent deux à deux devant les époux qui, descendus de leur gradin, distribuèrent quarante châles ou grands mouchoirs de mousseline que l'époux tenait dans une grande corbeille ornée de guirlandes, et que M^{me} Eric d'Hauteville présentait à chaque jeune fille en accompagnant son présent de quelques

*Appendice VII.

mots à celles qu'elle connaissait particulièrement.

La distribution faite, la milice, au nombre d'une cinquantaine d'hommes, entra tambour battant par la grande porte de la grille, et vint défiler devant les nouveaux mariés.

Les dix chevaliers les suivaient à cheval accompagnés de quatre chasseurs. Ils défilèrent de même devant les époux, et toute la troupe se rangea du côté gauche de la cour en s'alignant, tandis que les jeunes filles occupaient le côté droit. Après une salve d'artillerie de boîtes, les rangs se rompirent, on se mêla, les gradins furent enlevés, et la noce rentra dans les salons. M. et M^{me} Grand en tenant dans leurs bras leur chère Aimée à laquelle depuis si longtemps leurs cœurs donnaient le nom de fille qu'elle vient de recevoir, ne purent retenir leurs larmes paternelles. L'attendrissement était général ; on se cherchait, on se félicitait, on embrassa l'époux, l'épouse,

leurs heureux parents. Les regards et les mots entrecoupés prenaient la place de longs discours et valaient bien mieux.

Dans ce moment on pria M^{me} Rilliet de dire un épithalame qu'elle avait fait. Elle le lut au milieu d'un cercle de spectateurs disposés à l'émotion, et la sienne, en souhaitant aux jeunes époux le bonheur qu'ils méritaient si bien, se montrait dans ses yeux, dans sa voix, et contribua sans doute au succès de ses vers.*

Il était une heure et demie ; la beauté du temps et la foule qui remplissait le parc invitaient à se promener et à jouir de ce coup d'œil de deux à trois mille personnes dispersées dans ces beaux jardins, où par la prévoyance de M. d'Hauteville se trouvaient des jeux de bagues ou carrousels, des escarpolettes, des bascules, de la musique, et où des marchands de fruits et de gâteaux étaient venus depuis le matin s'établir et offraient

*Appendice VIII.

aux personnes de quoi se rafraîchir. Partout les jeux étaient occupés, partout des groupes épars ça et là animaient le paysage et le rendaient délicieux. A deux heures, un dîner superbe rappela tout le monde au château. Une table de vingt-quatre couverts dans la salle à manger ornée de couronnes, de chiffres, de vases de fleurs, et une de trente-huit couverts dans le grand corridor du rez-de-chaussée, servies séparément et élégamment, plaçaient les convives. Le dîner de la grande table commença par une petite prière ou bénédiction de ce premier repas des jeunes époux, prononcée par M. Levade. Cet acte de gratitude envers le Dispensateur de tous les biens répandit sur ce premier moment une sérénité d'âme sans nuire à la gaiété du reste du festin.

Les canons et la musique avaient été disposés de manière qu'à un signal donné le nombre de coups désignés et les airs indiqués suivaient immédiatement les santés portées

et ces santés furent nombreuses, chaque table s'envoyant des députations et se répondant. Le plaisir, le bruit et les excellents vins de M. d'Hauteville versés à flot, animaient encore les esprits et redoublaient la gaiété.

Le dessert était le moment des chansons. M. d'Hauteville commença par un ancien refrain chanté avec son frère et répété en chœur et à grands cris par tous les convives.

M. Eric chanta ensuite des couplets faits par lui et son émotion lui coupa de temps en temps la voix. Elle augmenta l'intérêt et l'effet qu'il produisit.

M. Sarasin-Rigaud chanta très agréablement des couplets qui furent suivis par d'autres de M^{me} Rilliet chantés par son fils. Après quelques santés finales, on sortit de table et l'on passa sur la terrasse où malgré la saison le temps était si doux que plusieurs personnes y prirent le café et que les femmes y étaient sans châles et les hommes sans chapeaux. Là, élevé au-dessus du lac par



Marie-Labbari de Glariscgg
Baronne Grand de Valency
1761 — 1848

une chaîne de collines qui forment une pente douce couverte de rians pâturages ou de riches vergers, en face des fameux rochers de Meillerie ayant à gauche cette partie agreste et montagnarde appelée le Creux du Valais, à droite voyant le paysage s'ouvrir et le lac s'élargir et s'étendre pour baigner pendant douze lieues les bords fertiles qui l'entourent, en présence de cette belle nature et d'un coucher de soleil rayonnant, on vit s'élever doucement un ballon qui, porté par un vent léger, monta jusqu'à une grande hauteur d'où il descendit après être resté longtemps stationnaire. Ce ne fut que dans la soirée que l'on apprit sa chute au bord du lac.

Je n'ai point dit qu'au dessert, lorsque les domestiques n'étaient plus nécessaires, on vint les appeler et ils trouvèrent deux grandes tables préparées pour eux, l'une dans l'office pour les femmes, et l'autre devant la cuisine, au grand air, pour les

hommes. Ce dîner où les santés ne furent pas plus négligées qu'à celui des maîtres, n'amena ni confusion, ni discorde, et en même temps que la joie animait tout, un sentiment de respect et d'attachement contenait tout.

La nouvelle mariée et les dames du château, après s'être retirées pour faire de nouvelles toilettes, revinrent à six heures et demie dans le grand salon éclairé et rangé pour le bal paré. Alors arrivèrent toutes les personnes invitées, et à sept heures on tira un feu d'artifice en face de la cour, de manière que tous ceux qui étaient restés dans le parc à danser ou à se promener pussent jouir de ce spectacle assez nouveau pour les paysans de la Suisse. L'illumination n'était pas un sujet de moindre curiosité pour eux ; le dôme et les couronnes de verdure sous lesquels les nouveaux mariés s'étaient arrêtés ce matin étaient illuminés de lampions posés en spirales. En face de la

grande porte de la grille était un transparent avec le chiffre des deux époux et des trophées allégoriques, et sur les grilles latérales, au milieu d'un double cordon de lampions qui régnait tout le long du château et faisait de la cour un carré immense, on avait attaché sept transparents portant chacun deux vers en forme de devise qui tous finissaient par le mot d'Aimée.*

Cette illumination et ces transparents rappelaient les fêtes du mariage de M^{me} d'Hauteville dont elle célébrait si tendrement l'anniversaire par celui de sa fille, et auquel on voyait de même sept transparents avec une devise de deux vers finissant par le mot Victoire. Les sept nouveaux sont destinés à être placés dans un des vastes corridors du premier étage du château vis-à-vis des anciens.

Au bal qui succéda au feu d'artifice, les dames d'Hauteville parurent deux véritables

* Appendice IX.

sœurs, ainsi qu'à celui de la veille ; rapport de toilette, quoique celle de l'épouse fût la plus magnifique ; rapport de taille, toujours ensemble appuyées sur le bras l'une de l'autre et se cherchant des yeux quand un moment elles étaient séparées. Dansant alternativement avec le jeune époux dont les regards se portaient avec une expression égale de tendresse sur la mère et sur la fille, tout servait à cette facile illusion.

Les jeunes dames de la noce, M^{me} Clarisse Zollikofer, M^{lle} Ernestine Scherer, M^{lle} Elisa Tronchin, M^{lle} Mary Chavannes, embellissaient également le bal par l'élégance de leurs habillements, la richesse de leurs tailles et par la tournure noble et décente qui les distingue.

M. et M^{me} Eric dansèrent ensemble une gavotte. La jeune épouse tenait un tambour de basque dont elle jouait en dansant. A la grâce de ses mouvements et la légèreté de ses pas, on retrouva la charmante Aimée

des trois danses de caractère de la soirée précédente.

Un superbe souper de plus de cent-vingt personnes servi sur de petites tables dans la salle à manger, pour les femmes, et sur une immense table longue, tenant les corridors du rez-de-chaussée d'une extrémité jusqu'à l'autre, pour les hommes, compléta les fêtes de la journée. Après le souper, le bal reprit plus vivement que jamais.

Dans le courant de la soirée, l'intéressante Juliette, dame du vieux castel des seigneurs de Blonay, invita tous les habitants d'Hauteville à déjeuner le lendemain dans l'antique manoir de ses ancêtres, dans ce château dont la situation élevée est si belle, l'extérieur si gothique, l'intérieur si moderne, et la dame si jolie. Le jeudi, tout ce qui composait la société d'Hauteville excepté les époux et leurs parents allèrent à Blonay où un déjeuner dinatoire retint tout le monde jusqu'à l'heure du spectacle où l'on se rendit

vers les sept heures. M. et M^{me} Braun donnèrent avec le même succès que la première fois une seconde représentation de « Marton et Frontin » suivie du « Roman d'Une Heure » dont les acteurs étaient M. Sarasin-Rigaud, M^{me} Braun et M^{me} Rilliet. Les entr'actes furent remplis par de la musique et par toutes les folies que purent imaginer les jeunes gens de la société sans toutefois que leur gaîté dépasse les bornes du bon goût et des convenances. Un grand souper, comme à l'ordinaire, termina la journée.

La matinée du vendredi fut occupée par les préparatifs d'un spectacle annoncé d'une manière particulière et couvert du voile de l'anonyme. Tout devait en être inconnu, le nom des pièces et celui des auteurs.

M^{me} d'Hauteville avait invité beaucoup de monde, et après un grand goûter on passa dans la salle où, à la surprise générale, on vit les nouveaux mariés jouer « Le Secret

du Ménage », pièce nouvelle en trois actes et en vers. Cette comédie à trois acteurs fut très bien jouée par le jeune époux et M^{me} Braun, mais ce qui enchanta tous les spectateurs fut la manière remarquable dont M^{me} Eric remplit le rôle de M^{me} Dorbeuil, rôle difficile, plein de nuances et qui demande un talent exercé. La douceur de sa voix, la justesse et la variété de ses inflexions, la pureté de son organe, la parfaite décence de son maintien, l'accord de ses mouvements, enfin tout ce que l'on devait attendre d'elle, tout ce qu'on était loin d'attendre d'une jeune personne qui n'avait jamais joué la comédie, telle fut la surprise qu'elle réservait et lui valut les applaudissements les plus vifs et les plus mérités.

« Le Secret du Ménage » fut suivi de *Chamille* « Chauvine de Milan », pièce de Picard connue de tout le monde, mais qui n'en est pas moins très amusante quand elle est aussi bien jouée qu'elle le fut par

M^{me} Braun, Victor Kunkler, Eric d'Hauteville, M. Braun et Emile Scherer. M. Braun, surtout, s'y montra tellement acteur consommé que le célèbre Brunet pourrait lui faire l'honneur d'être jaloux de lui dans ce rôle-là.

A ces deux pièces succéda un vaudeville composé par M. John Kunkler.* L'idée en est très heureuse et les couplets pleins d'esprit s'appliquent avec une grâce particulière à chaque personne pour laquelle ils sont faits. M. Kunkler, dont le talent dans ce genre n'en est pas à son coup d'essai, jouait lui-même dans la pièce ainsi que M^{me} et M. Sarasin, et le jeu animé, la voix légère de M^{me} Sarasin donnèrent à son petit rôle quelque chose de tout à fait piquant. Le sujet du vaudeville est l'amour de deux habitants de la comète pour la même jeune personne qui selon l'usage aime l'un et déteste l'autre. Le père, qui selon l'usage

*Appendice XIV.



Le Général d'Hauteville

1740 — 1815

aussi, préfère le plus riche et le moins jeune des deux prétendus, imagine un stratagème qu'il croit immanquable. Pour se débarrasser des sollicitations de sa fille, il dit qu'il accorde sa main à celui des deux adorateurs qui découvrira dans une planète quelconque un mariage parfaitement assorti, qui réunisse l'approbation des parents à l'amour des jeunes gens, et où l'on trouve bonheur, joie, vertu, etc., etc. D'abord les amants se désolent et désespèrent d'être jamais unis. Cependant la jeune fille qui croit l'amour véritable partout, engage le jeune homme à chercher. Celui-ci lorgne le firmament au travers d'un télescope, son rival en fait autant de son côté ; après une recherche d'abord assez inutile, ils découvrent enfin un petit point sablonneux dont ils n'espèrent pas grand'chose. L'amant rejeté n'y voit que malheur, union mal assortie, tandis que l'amant aimé aperçoit un petit coin de cette petite planète appelée la Terre où il observe

gaîté, transport, mariage, fêtes, etc. Je m'arrête, l'allégorie se devine aisément par l'exposé de cette petite scène qui amène mille allusions, mille traits délicats, et je ne ferais que gâter l'analyse en la prolongeant. Si l'on obtient de M. Kunkler qu'il joigne la pièce au recueil fait pour la noce d'Hauteville, le lecteur jugera de toute la finesse et de l'esprit de l'aimable auteur de « La Comète ».

Le samedi fut un jour de repos. Le matin, plusieurs amis qui avaient assisté aux fêtes partirent, et le temps qui jusqu'alors avait été d'une beauté peu commune pour la saison se déranger, et la pluie qui tombait à torrents obligea tout le monde à se réfugier à l'intérieur du château.

Le lendemain, dimanche, était réservé aux autorités et aux fermiers des villages voisins, ainsi qu'à la milice et aux jeunes filles qui avaient contribué aux fêtes du mariage.

A midi, la municipalité de La Chiésaz et

de St-Légier, suivie des principaux habitants et des vieillards de ces divers endroits, se rendit en corps au château. M. d'Hauteville les reçut au grand salon et après avoir entendu un discours prononcé par le président et l'en avoir remercié, il les conduisit tous, au bruit du canon et de la musique, jusque dans la serre chaude, bâtiment à gauche de la terrasse, couvert de vitraux, dans une situation ravissante. Une table de quinze couverts avait été préparée pour la municipalité tandis que dans l'orangerie, à cinquante pas au-dessus, une autre table de vingt-quatre couverts était de même préparée pour les fermiers. Ces deux dîners, servis en même temps, furent également gais et sans excès. M. et M^{me} d'Hauteville, les nouveaux mariés et les dames du château faisaient le tour des tables, parlant à tout le monde, et M. d'Hauteville avec cette bonté simple, cette cordialité aimable qui le font adorer de tout ce qui l'entoure, rem-

plissait les verres de ces bonnes gens et au dessert, il leur fit apporter des liqueurs qu'il servait lui-même et qui furent accueillies au milieu des vivats.

A trois heures, les tambours et la musique annoncèrent l'arrivée de la milice, et l'on vit entrer par la grande grille quatre-vingt couples se donnant le bras, les hommes en uniforme et les femmes en blanc tenant un bouquet à la main, le tout précédé de quatre petites filles qui portaient des corbeilles de fleurs.

Cette marche défila devant la société du château qui s'était avancée dans la cour et rangée devant la salle du spectacle dont on avait enlevé le théâtre, où on avait mis des festons et des guirlandes et qu'on avait décorée pour un bal. Après que cette jolie troupe militaire et pastorale fut entrée dans la salle et la musique placée sur des gradins, Messieurs et Mesdames d'Hauteville ouvrirent le bal et se joignirent à la danse générale.

A cinq heures on servit une collation et les habitants du château qui étaient allés dîner, rentrèrent dans la salle. Au moment où M. et M^{me} d'Hauteville parurent, plusieurs voix crièrent : « La musique » et « A bas les chapeaux », et à l'instant toutes les femmes se formèrent en carré, les militaires par derrière en formant un second, qui entourait le premier, et tous ensemble ils se mirent à chanter et à danser la ronde faite vingt-et-un ans auparavant à pareil jour pour la noce de M. et M^{me} d'Hauteville. Cette ronde avait été composée par feu M^{me} Kunkler, mère des trois Messieurs Kunkler. Elle avait fait de même pour la noce de M^{me} d'Hauteville, les sept transparents finissant par le mot de Victoire pris dans ses différentes acceptations qui ont été imités par M^{me} Braun et dont j'ai parlé plus haut au sujet de l'illumination.

On ne peut rendre l'effet que produisit cette ancienne ronde, transmise aux filles

par leurs mères, chantée avec une expression vive et simple devant ces époux, si jeunes encore l'un et l'autre, à l'occasion du mariage de leur enfant bien-aimée qui tient d'un côté la main de sa mère et de l'autre celle de son cher Eric, et qui tous quatre avaient l'air de nouveaux mariés. Cette tradition d'un événement heureux célébré à vingt-et-un ans de distance, ce souvenir du cœur, hommage si flatteur et si rare, ces larmes d'attendrissement et de reconnaissance qui coulaient des deux parts, tout ce spectacle où tant de souvenirs venaient se mêler, il est impossible de les peindre avec la parole, c'est à l'âme du lecteur qu'il faut s'en rapporter, elle dira bien mieux que vrai.

Tout n'était pas encore fini, et ces bonnes gens avaient besoin de témoigner leur affection de plus d'une manière.

Le président de la municipalité, qui le matin avait fait le discours, s'avança auprès de M. d'Hauteville, entouré de sa milice

rangée en demi-cercle derrière lui, et il chanta d'une voix altérée des couplets faits par lui et dont le refrain fut repris et chanté en chœur par tous les assistants.*

Avant que de se séparer, M^{me} Braun, avec cette inspiration que donne si bien l'amitié, eut l'heureuse idée de faire succéder la ronde nouvelle chantée quatre jours auparavant à l'ancienne ronde qu'on venait de rappeler d'une façon si touchante. Elle et M^{lle} Scherer s'unirent aux quarante jeunes filles du jour de la noce pour chanter encore une fois cette ronde nouvelle en convenant que les couplets seraient distribués afin que de génération en génération le souvenir du premier mariage du château, de ce mariage qui avait donné des maîtres si excellents, se perpétuât et se transmît à perpétuité.

La ronde finie, toute la société se remit à danser encore pendant quelque temps et se retira ensuite. Le bal était trop animé pour

*Appendice X.

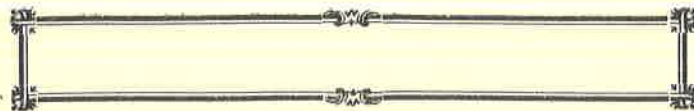
ne pas se prolonger ; ce ne fut que très avant dans la nuit, lorsque les musiciens fatigués d'avoir joué douze heures de suite ne purent y résister, que chacun s'en alla, emportant dans sa maison du bonheur pour bien longtemps.

Ainsi se sont terminées les fêtes de la noce de M^{lle} Aimée d'Hauteville. J'ai bien donné le détail, mais je n'en ai donné qu'imparfaitement l'idée. Tout ce qui appartient à la bienveillance, à la bonté, à la grâce, au désir de plaire réciproquement, échappe à la description et c'est dans le cœur de ceux qui ont assisté à ces fêtes qu'en restera le véritable souvenir.



*Jean-François-Paul
Baron Grand de Valency
1732 — 1829*

APPENDICES



APPENDICE I

Vers de Madame Braun
donnant une lyre à Mademoiselle Aimée d'Hauteville.

Exprimer un doux sentiment,
Te peindre l'amitié fidèle,
C'est à ton cœur tendre et constant
Parler sa langue naturelle.
Mais quand l'hymen fixe ton sort,
Lorsque dans un charmant délire
Chacun se livre au doux transport
Que ton bonheur à tous inspire,
J'osais compter sur son effet
Et voulus accorder ma lyre.
Mais on a raison de le dire,
Le vrai sentiment est muet,
C'est en vain que ma main cherchait
Des chants heureux ; à ma tendresse
Ma lyre répondait sans cesse
En répétant l'accord parfait.
Eh bien, dis-je, c'est un présage
Et de l'union de deux cœurs
Je crois entendre le langage,
Oui, d'un lien tissé de fleurs.
Te présenter l'heureux augure
Est un soin bien doux pour mon cœur,
De la félicité future
Je t'offre l'emblème flatteur.

APPENDICE II

Couplets faits et chantés par Madame Rilliet
à la fin de la pièce « Chacun son Caractère » lorsqu'elle abdique son rôle
d'amoureux.

(Air : *On doit mille francs.*)

Un autre va du sentiment
Parler le langage éloquent
C'est ce qui me désole (*bis*)
Mais songe, malgré sa douceur,
L'amitié d'amour est la fleur
Alors tu me consoles. (*bis*)

APPENDICE III

Couplets faits et chantés par Monsieur et Madame de Seigneux
sur l'air du *Ranz des Vaches*.

I

Ti vos amis de noutra véla
Dé bon matin sé son léva
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Por aréva.
Venide toté, Tante Maré,
Fellié, Féné, dzouvéné autré
Den lo Tsaté d'Hautevela
Yio yié s'aman, yio sie se marion,
Lioba, lioba,
Por vo gala.

II

(à Monsieur d'Hauteville.)

Salu Monsieu noutra comparé
No sin venu sen badena
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Por vo trova
Venidé toté, etc., etc.

III

(à Madame d'Hauteville.)

Bondzo, Madama, noutra maitra
No sin venu, in veréta
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Vos admira.
Venide toté, etc., etc.

IV

(à Mademoiselle Aimée d'Hauteville.)

Bondzo galésa damusella
No sin venu por vo souita
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Prosperita.
Venide toté, etc., etc.

V

(à Monsieur Eric d'Hauteville.)

Por vo Monsieu oi sin la dzenlia
No sin venu fo l'avoua,
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Vos invia.
Venide toté, etc., etc.

VI

(à Monsieur et Madame Grand de Valency.)

Et vo vezin et vo vezina
Vos ai ben dé qué vo braga
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Sin vo venta.
Venide toté, etc., etc.

VII

(aux assistants et convives.)

Por no que sin venu à noça
No fo dza ben sta vépra
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Nos amusa.
Venide toté, etc., etc.

VIII

No fo déman faré ribotta
Beire, dansi, no régala,
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Epoui tzanta.
Venide toté, etc., etc.

IX

Ti les ans, à simbliablia Féta
Faudrai ben ti no retrova
Ah, ah,
Lioba, lioba,
Epoui tzanta.
Venide toté, etc., etc.

APPENDICE IV

Couplets chantés par Louisa Couvreu de Deckersberg
costumée en Fanchon et faits par Monsieur de Corcelles.

(Sur l'air de *Fanchon la Vieilleuse*.)

Simple et modeste montagnarde
Je tombe ici, ne sait comment.
Que tout est beau, plus j'y regarde
Plus grand est mon enchantement.
Mais pour Louison tout étonnée
Le plus charmant coup d'œil, c'est de

Voir son Aimée
Voir son Aimée
Voir son Aimée.
J'entends parler de mariage,
Certes, il doit être heureux toujours
Quand fille tendre et jeune et sage
A l'homme aimable unit ses jours.
Et Louison bénit la journée
Qui va fixer l'amour aux pieds

De son Aimée
De son Aimée
De son Aimée.

Mon amie à son doux langage
Prête l'oreille, et sans danger
Avec lui se met en ménage.
D'Etat elle peut bien changer
Celle à qui le cœur m'a liée,
Mais son destin sera d'être

Toujours Aimée
Toujours Aimée
Toujours Aimée.

Couplets chantés par Jules Couvren
costumé en petit Savoyard et faits par Monsieur de Corcelles.

(Même air.)

Marmotte à mon bras pour compagne
Et cherchant fortune à Paris,
Hier j'échappais de ma montagne,
Je rencontre Paris ici.

Voilà la fortune trouvée,
Noce, festin, violons, et chez

Mamselle Aimée
Mamselle Aimée
Mamselle Aimée.

Hauteville est un lieu de fêtes
Je crois fort bien d'y séjourner,
(Gens de chez nous ne sont pas bêtes)
Je reste ici pour mieux souper.
Et ravi du bel hyménée
Je chante de plein cœur, Vive Eric

Et vive Aimée
Et vive Aimée
Et vive Aimée.

APPENDICE V

Couplets faits et remis par Madame Rilliet
dans son costume de Facteur de la Petite Poste de Paris.

Pour Elle.
(Sur l'air de La Petite Poste.)

Quand vous avez quitté Paris
Vous avez cru quitter les ris ;
L'Hymen, les Grâces et l'Amour
Vous ont suivie en ce séjour.
Je le publie en tous pays
Par la Petite Poste de Paris.

Pour Aimée d'Hauteville.

(Air : *Quand l'amour naquit à Cytbère.*)

A l'objet à qui l'on veut plaire
On désire ce qu'il n'a pas,
Chercher pour toi des vœux à faire
Me met dans un grand embarras.
Pour l'amour, l'amour t'a formée,
Et de tes parents à leur tour
Tu reçus le doux nom d'Aimée,
Signal de bonheur et d'amour.
A ce nom de charmant augure
L'Amour alluma son flambeau.
Dès ta naissance, la nature
D'amour entoura ton berceau.
L'amour embellit ta jeunesse,
Et je te prédis en ce jour
Que ce doux nom sera sans cesse
Signal de bonheur et d'amour.

Pour Madame d'Hauteville.

(Air : *De bien aimer, ô ma chère Zélie.*)

Quand au milieu d'une fête brillante
Je vois des pleurs s'échapper de tes yeux,
Ah, de combien ta tristesse touchante
Est au-dessus de l'éclat de nos jeux.
Le sentiment d'une âme maternelle
Du ciel sans doute est l'ouvrage parfait.
Du feu divin il est une étincelle,
Il s'entretient par les heureux qu'il fait.

Mais cependant, songe ma douce amie,
Que ton enfant ne sort pas de tes bras.
A tous les trois appartiendra sa vie,
Ton cœur la prête et ne la donne pas.

Pour Monsieur d'Hauteville.

(Air : *Vous m'entendez bien.*)

Pour chercher un bonheur parfait
Composer un joli couplet
La chose est difficile
Eh bien
Surtout à Hauteville
Vous m'entendez bien.

Sur le bonheur de deux amants
Qu'hymen unit de nœuds charmants
Comment montrer ma lyre
Eh bien
Et comment pouvoir dire
Vous m'entendez bien.

En fêtant ces jeunes époux
Nous sommes tous devenus fous
La chose est naturelle
Eh bien
Lorsque l'on fit celle...
Vous m'entendez bien.

Celle qu'on loue en un seul trait
En disant qu'elle est le portrait

D'une mère chérie
Eh bien
Qu'on aime à la folie
Vous m'entendez bien.

D'Hauteville a couru partout
Paris d'un bout à l'autre bout
Il rapporte merveille...
Eh bien
A nulle autre pareille
Vous m'entendez bien.

Parler de Papa, de Maman,
Le pas, ma foi, paraît glissant
Ils ont si bonne mine
Eh bien
Que sans peine on devine
Vous m'entendez bien.

Adieu, bonsoir, car pour le coup
De déraison je suis à bout.
Après la bagatelle
Eh bien
Il faut tirer l'échelle
Vous m'entendez bien.

Pour Monsieur et Madame Grand de Valency.
(Air: *Avec les jeux dans le village.*)

Mes bons amis, dans votre ivresse
Avec vous je suis de moitié.
Besoin n'est pas que je confesse
La date de notre amitié

Mais qu'aisément on se console
De la perte de ses beaux ans
Quand pour nous le temps qui s'envole
Au bonheur conduit nos enfants.
Jouissez des biens véritables
Qui se pressent autour de vous,
A jamais ils seront durables
Autant qu'à présent ils sont doux.
Pour appui de ma garantie
Ah, j'ai sans discours superflus
L'excellence de votre vie
Vos trois enfants et vos vertus.

Pour le Général d'Hauteville.
(Air: *On compterait les diamants.*)

Tandis qu'en ces heureux instants
Au jeune amour chacun s'adresse,
Il est encore des sentiments
Qui réclament le droit d'ainesse.
Le respect, l'amour filial,
Avant l'amour prirent naissance,
Aussi pour notre général
Nos sentiments datent d'enfance.
La gaîté, la tendre douceur,
Que les yeux expriment sans cesse
Semblent dire que son bonheur
Augmente pour tous sa tendresse.
En effet, l'humeur, les soucis,
Couvrent tout d'un obscure nuage
Quand on rit avec ses amis
On les aime encor davantage.

Puisse à jamais le souvenir
De ce temps d'aimable féerie
Avec tous les autres s'unir
Et durer autant que la vie.
Et quand il sommeille parfois
Puisse-t-il par de doux mensonges
Nous retrouver tous à la fois
Dans son cœur ainsi qu'en ses songes.

Pour Madame Braun.

(Air : Femmes, voulez-vous éprouver.)

Si nos efforts et nos couplets
Méritent qu'on nous applaudisse,
Il faut renvoyer nos succès
A notre aimable directrice.
Des talents, du goût, de l'esprit,
Sophie est le parfait modèle,
En tout lieu le charme la suit
Car le charme est au dedans d'elle.

Pour Madame Scherer de Grandclos.

(Air de Joseph.)

Toi que j'aimais dès mon enfance,
O toi par qui mon jeune cœur
Longtemps avant l'âge où l'on pense
Connaissait déjà le bonheur.
Va ne crains pas que je t'oublie
Au milieu de tous nos plaisirs,
C'est les augmenter, mon amie,
Qu'y joindre encor nos souvenirs.

Les souvenirs de la jeunesse
Ont un attrait toujours nouveau.
Le passé n'offre rien qui blesse
Il nous revient toujours plus beau.
Et quand par hasard l'erreur blesse
Ce malheur n'est pas des plus grands ;
L'on conserve amitié, tendresse,
On n'a perdu que ses beaux ans.
Ainsi toujours, chère Amélie,
Que le temps resserre nos nœuds ;
Légers sont les maux de la vie
Quand deux cœurs les portent en eux,
Promets-moi que jamais l'absence
N'affaiblira tes sentiments.

(Pour Madame de la Rive - de Tournes.)

Vous qui sans peine et sans effort
Réunissez par un heureux accord
La grâce de l'esprit à la raison sévère,
Et la gaîté qui plaît aux vertus qu'on révère,
Vous qu'on pourrait redouter aisément
Quand près de vous on se juge soi-même,
Si cependant le premier mouvement
N'était de sentir qu'on vous aime.
Il faut vous avouer un péché capital
Dont hélas vous êtes la cause.
Un péché, direz-vous, c'est sans doute fort mal,
J'en conviens avec vous, c'est fort vilaine chose,
Mais pourtant vous pourriez d'un mot m'en
Ce péché qu'on nomme l'envie, [relever.
Puisque enfin par son nom il faut l'appeler

A jamais j'en serais guérie
Si le doux nom de votre amie,
Titre si tendre et si flatteur,
Pouvait un jour pour moi sortir de votre cœur.

Vers de Madame Huber-Jaton
pour Aimée d'Hauteville
remis par le Facteur de la Petite Poste.

Du sein de ma vieillesse et de ma défaillance
Comment pouvoir chanter la jeunesse et l'amour ?
Mais en parlant d'Aimée on sent moins sa souffrance
Et le jour de ses noces est pour moi mon beau jour.
De fleurs, aimable enfant, votre vie est semée,
Vainement à mon âge on voudrait en cueillir,
Une fleur sous ma main est aux trois-quarts fanée,
Je n'ai plus que mon cœur que je viens vous offrir.
Mes vœux, Aimée, seront le cri de ma tendresse,
Les biens que vous avez, conservez-les toujours,
Ne connaissez jamais les pleurs de la tristesse
Et si vous en versez qu'ils ne soient que d'amour.

APPENDICE VI

Couplets faits par Madame Rilliet
et chantés par la petite Lavinie Zollikofer, âgée de six ans.
(Air du Prisonnier : *Lorsque dans une tour obscure.*)

Te souvient-il d'une journée
Que tout rappelle à cet instant,
Moi j'étais bien loin d'être née,
Tu n'étais encore qu'une enfant.



Madame Braun
née Sophie Weguelin

Ce jour de douce souvenance
De mes parents unit le cœur,
Tu leur prédis amour, constance,
Vœux d'enfance portent bonheur (*bis*).

A mon tour ma voix enfantine
Pour toi vient prononcer des vœux,
Et de cette fleur sans épine
Je viens orner tes beaux cheveux.
Je l'ai prise dans la couronne
Qu'à pareil jour Maman porta,
Aujourd'hui ma main te la donne
Ta fille un jour me la rendra (*bis*).

APPENDICE VII

Ronde faite par Madame Braun
et dansée au retour de l'église
sur l'air : *L'âge a suborné nos désirs.*

Amis chantons ces deux époux,
Qu'une vive allégresse
Se mêle aux accents les plus doux
Qu'inspire la tendresse.
Que tous redisent en ce jour
Les noms d'hymen et d'amour.

Et gai le cœur à la danse,
Un rigaudon zig zag dondon
Le plaisir à la danse
Vaut mieux que la raison.

A montrer sa joie et son cœur
Qu'ici chacun aspire,
Et le moment d'un grand bonheur
Est celui du délire.
Tout redit en ce beau jour
Les noms d'hymen et d'amour.
Et gai, etc., etc.

Bannissons chagrins et soucis
Ne songeons tous qu'à rire,
Et qu'avec moi chacun ici
Se plaise à le redire.
Il n'est pas de plus beaux jours
Que ceux d'hymen et d'amour.
Et gai, etc., etc.

Jeunes fillettes et garçons
Qu'un si doux hyménée
Retentisse dans vos chansons
Pendant cette journée.
Et que tout en ce beau jour
Réponde aux accents d'amour.
Et gai, etc., etc.

APPENDICE VIII

EPITHALAME DE MADAME RILLIET

Ma muse doit des vers à ce jour plein de charmes,
A ce jour bienheureux où l'amour, la pudeur,
Dans une coupe d'or mêlent la joie aux larmes
Savourant à longs traits l'ivresse du bonheur.
Couple jeune et charmant, ah, devant vous la vie

S'ouvre brillante et pure ainsi qu'un beau matin,
A vos nouveaux devoirs le plaisir s'associe
Et l'amour va de fleurs tresser votre destin.
Pour chanter ce destin si doux et si prospère,
Je n'appellerai point l'aimable fiction.
Dieu de la poésie, élégante chimère,
Fuyez loin de mes vers, fuyez illusion.
Vous gâteriez le vrai par vos rians prestiges
Sans pouvoir ajouter à la réalité ;
Elle surpasse ici vos fabuleux prodiges,
Elle montre à nos yeux la touchante bonté,
La grâce qui séduit, les vertus qu'on admire,
Tout ce qui plaît à l'âme, et l'émeut, et l'attire.
Une mère charmante, un amant du vieux temps
Qui, nouvel Amadis, dès ses plus jeunes ans
Ne brûla, ne vécut, que pour sa noble amie,
Une jeune beauté dont la douce candeur
Sur son joli visage à ses traits est unie.
Ici les alliés sont père, frère, sœur,
Et tous leurs sentiments donnés par la nature
Se confondent entre eux, en deviennent plus forts.
L'amour de ses bienfaits vous combla sans mesure
Et les serments d'hymen épurent vos transports
Ah ! quand de Dieu pour nous la bonté tutélaire,
Voulut sur les humains répandre le bonheur,
Il leur donna l'amour, et par cette faveur
Il crut avoir assez embelli notre terre.
Jouissez, couple heureux, de ce bienfait du ciel ;
Ne craignez point le temps, ni sa faux meurtrière,
Ainsi que la vertu, l'amour est immortel.

APPENDICE IX

LES TRANSPARENTS

C'est assez pour ma renommée
Si j'ai mérité mon Aimée.
Quand les grâces l'eurent formée
Tous les cœurs nommèrent Aimée.
Mon âme à jamais enflammée
Ne brûle que pour mon Aimée
Que ma tendresse proclamée
Réponde du bonheur d'Aimée.
Richesse, gloire, sont fumée,
Mon trésor c'est le cœur d'Aimée.
L'amitié, sans être alarmée,
Permet l'amour à mon Aimée.
Celle dont mon âme est charmée,
Sait aimer comme elle est Aimée.

APPENDICE X

Couplets faits et chantés par le Président et les Villageois.

Mes chers amis, cessons de boire,
Que chacun chante une chanson.
Publions partout le mérite et la gloire
Des dignes maîtres de cette maison.
Sans oublier sa chère épouse
Qui reçoit si bien ses amis.
Elle a du soin, et n'est jalouse
Que d'accomplir les vœux de ses amis.

Que ce repas est magnifique,
Que ces mets sont délicieux.
Le vin que l'on y boit est exempt de critique,
Je l'aime mieux que le Nectar des dieux.
Pour finir cette aimable fête
Prenons tous le verre à la main
Que chacun de nous le jure et le proteste
Que s'ils le veulent nous reviendrons demain.

APPENDICE XI

Lettre trouvée par Aimée sous une branche de sapin.

*Du Temple de Mémoire,
le 21 Octobre 1811.*

Raphaël à Aimée, Salut !

*Au milieu des ombres bienheureuses qui habitent avec moi
ce tranquille séjour, une impression cruelle est venue trou-
bler mon repos.*

*J'apprends que les chefs-d'œuvre de l'école de Winter-
thour et de Brunswick ont entièrement écrasé ceux de l'an-
cienne école, jadis tant révérée, et que toi, partiale Aimée,
tu leur donnes la préférence sur nos ouvrages immortels.
Justement indigné d'un tel outrage, je suis résolu de venger
ma mémoire et je l'annonce qu'au premier voyage de notre
voiturier Caron vers cette terre d'ingratitude et d'oubli,
je m'embarque avec lui, et pour te punir je reprendrai mes
pinceaux.*

Je choisirai un modèle dont l'unique mérite sera d'être également cher à toi et à ta mère, et je te forcerai par là à le regarder aussi d'un œil favorable.

Adieu, la paix soit avec toi.

RAPHAËL

APPENDICE XII

Couplets de Madame Sarasin-Arthaud
adressés à Mademoiselle d'Hauteville par des Bohémiens.

(Air : *La Bonne Aventure.*)

Nous arrivons tout exprès
Du fond de Bohême.
Nous savons bien des secrets
Ainsi l'on nous aime.
Nous les vendons bon marché,
En voudriez-vous tâter ?
La bonne aventure, oh gué,
La bonne aventure.

Dès qu'elle parut au jour
Voyant sa figure,
Vénus rougit, et l'Amour
En riant dit à sa cour
La bonne aventure, oh gué,
La bonne aventure.

Depuis les ans ont formé
Cette miniature,
Au cœur qu'elle a su charmer,
Je dis puisqu'il est aimé,

La bonne aventure, oh gué,
La bonne aventure.

Savoir charmer, enchanter,
Par simple nature.
De sa maman hériter
Ce qu'on ne peut imiter,
La bonne aventure, oh gué,
La bonne aventure.

(Air : *Avec les jeux dans le village.*)

Nous chérissons cette famille
On vous dira partout ici
Que si la fille est très gentille,
Sa mère est tout de même aussi.

Voyez le père ou bien le gendre,
Vous ne saurez lequel choisir,
Du père on ferait bien un gendre,
La mère est jolie à ravir.

(en montrant une lanterne magique. Air : *Monseigneur d'Orléans*)

Dans ce château brillant
Vous voyez des amants
Aussi heureux
Qu'aimables et amoureux.
Voyez aussi tous les parents,
Ils sont dans le ravissement.
De cette union fortunée
Ils bénissent l'heureuse journée.

Vrais amis et tous les parents
C'est à qui sera le plus content.
L'épouse est, ma foi,
Un vrai morceau de roi.
 Le marié,
 Digne de son Aimé,
Les papas, les mamans,
Du couple intéressant
Partagent vivement
Les vœux, les sentiments.
 Dans ce séjour
 Respire l'amour ;
 De la gaité
 Rien d'apprêté.
Des plaisirs les plus variés
Ils se voyent environnés,
Heureux qui peut rester ici,
Tout y charme, tout y séduit,
Et la nature et la bonté,
Y fixent la félicité.
Oui, messieurs, je vous le dis,
C'est ici le vrai Paradis.

APPENDICE XIII

CHACUN SON CARACTÈRE

ou les « Les Deux Tableaux »

Comédie en deux actes.

PERSONNAGES :

M. de Rabat-Joie	M. Ferdinand Grand
Manon, sa femme	Mme de la Rive
Falcine, sa fille	Mme Braun
M. de la Bouillotte	M. Braun
M. Aimé Fidélis	Mme Rilliet
Auguste, son ami de noce	M. Gustave Rilliet
Hector, valet de M. de la Bouillotte	M. Savasin
M. Gabriel, marchand de cachemires	M. Victor Kunkler
Moïse, Juif allemand	M. Emile Secherer
Mme Despaux, modiste de Paris	Mme Braun
Rosalie, modiste subalterne	Mlle Chavannes
M. Bévillie, bijoutier de Paris	M. John Kunkler
Un Flamand, marchand de dentelles	M. Georges de la Rive

PROLOGUE

chanté par M. Gustave Rilliet (air de la *Pipe de Tabac*)

D'une famille bien connue
Nous allons offrir le tableau,
Mais tel peintre qui s'évertue
Peut peindre en laid, tout comme en beau (*bis*).
Sous deux aspects vous la produire
Est notre but en ce moment,
Et vous pourrez, Messieurs, nous dire
Quel sera le plus ressemblant (*bis*).

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Manon de Rabat-Joie qui tricote et *Falcine* qui lit un journal

Falcine. — Pourquoi tous les hommes ne ressemblent-ils pas à ce St-Preux si passionné ? Au moins pourrais-je espérer d'en attrapper un, ou il y aurait bien du malheur. Tous ces héros de roman sont charmants, cependant je serais fort ennuyée d'être une de leurs héroïnes.

Manon (à part). — Je le crois bien ! Elle est trop coquette et trop étourdie pour s'attacher jamais sérieusement. Quant à moi le seul mot d'amour m'a toujours fait hausser les épaules. Mais comme on dit que les romans forment le jugement des jeunes personnes, je lui en ai toujours fait lire beaucoup pour n'avoir rien à me reprocher. Maintenant qu'elle trouve seulement un homme qui veuille l'épouser et qui m'en débarrasse, je suis contente. (Avec aigreur.) Mais mon cher mari, M. de Rabat-Joie, chasse tout le monde de chez lui par sa mauvaise humeur.

Falcine. — Il serait bien plus amusant de passer sa vie à faire des conquêtes, mais pour cela il faut sortir de cette triste maison où on ne voit jamais personne, et comment en sortir si ce n'est avec un mari ? Aussi, maman, c'est votre faute si personne ne pense à moi.

Manon. — Comment ma faute ? Moi qui prie tout le monde de te chercher un mari ! Moi qui ne cesse de

témoigner le désir de te voir établie et dans ton ménage !

Falcine. — En voilà le mal. Ce n'est pas en offrant une fille qu'on la rend désirable. Vous ne connaissez point les hommes ni la manière de les subjuguer. Moi qui les étudie sans cesse, je vois qu'on ne les attire que par un mélange de crainte et d'espérance.

Manon. — Et c'est sans doute avec ces grands principes que tu les éloignes tous malgré l'extrême désir que tu aurais au fond de te marier.

Falcine. — Ne vous y trompez pas, maman. J'emploie en même temps auprès d'eux les plus heureux contrastes, les séductions les plus adroites, les agaceries les plus fines, et tout l'art dont l'apprentissage a rempli les moments que tant de jeunes personnes ont employés à des études insipides et aux vils détails du ménage.

Manon. — Les vils détails du ménage, quelle expression ! Je voudrais bien savoir comment ton père et toi, qui êtes si gourmands, vous en seriez trouvés, si je m'étais jamais reposée sur personne chez moi du soin de faire les gâteaux et d'engraisser les poulets ! (M. de Rabat-Joie entre et les écoute sans se montrer.)

Falcine. — En effet, ceux de hier étaient bons ! Mon père en a grommelé toute la journée, ils étaient étiques. Mais il ne faut s'en prendre à personne. La tristesse et l'ennui dessèchent tout le monde dans cette maison. Ah ! qu'il me tarde d'en sortir !

Manon. — Pas plus qu'à moi de t'en voir dehors, ma chère amie !

SCÈNE II

Les précédents, M. de Rabat-Joie.

Rabat-Joie. — Vous vous disputez toujours, mais pour cette fois je serai par extraordinaire de l'avis de tous deux, car il faut convenir qu'une jeune fille attire bien du tracas et de l'ennui dans une maison.

Falcine. — Comment du tracas ? Une maison où l'on ne voit jamais personne, dont les plaisirs semblent être exilés, où si par hasard quelqu'un vient proposer quelque chose d'amusant, vous êtes toujours là, cher père, pour vous y opposer.

Rabat-Joie. — Mais qu'entends-tu par amusant ? Moi je ne connais qu'une manière de vivre qui soit supportable. D'abord, j'aime à me lever tard, surtout à la campagne pour abréger la journée ; n'avoir aucune règle pour n'être assujéti par rien ; éviter des occupations qui vous cassent la tête ou vous fatiguent le corps, et surtout n'avoir jamais personne qui vienne vous interrompre.

Manon. — Si on n'avait pas une fille à marier, il me serait fort indifférent de ne voir personne. D'abord je me soucie peu de mes amis, et d'ailleurs nous n'en avons guère ni les uns ni les autres. Mais quelques étrangers de temps en temps pour faire une partie ne tirent point à conséquence. Par exemple, ce M. de la Bouillotte, arrivé hier, et que je rencontrais le soir, me paraît de fort bonne compagnie, et aussi lui ai-je bien vite proposé de venir nous voir de temps en temps.

Rabat-Joie. — Moi, j'ai pour principe de n'inviter jamais personne ; d'ailleurs un homme qu'on n'a jamais vu... De plus, c'est un joueur, et vous n'avez déjà, l'une et l'autre, que trop de goût pour le jeu.

Manon. — Allez-vous me reprocher mon seul plaisir, mon pauvre whist ?

Falcine (à part). — Et la seule chose qu'elle fasse très bien.

SCÈNE III

Les précédents, M. de La Bouillotte.

La Bouillotte. — Eh bien, Madame, je me suis un peu fait attendre, mais c'est le genre, et nous aurons encore bien le temps de faire deux robers avant dîner.

Falcine (à part). — Ah voici un jeune homme, quelle rareté ! (Elle s'ajuste) Il ne tardera pas, je pense, à fixer les yeux sur moi. (La Bouillotte regarde autour de lui et lorgne Falcine qui lui fait la révérence.)

La Bouillotte. — Eh, je pourrais bien venir jouer ici une heure ou deux quand je ne saurais que faire.

Rabat-Joie. — Ah Monsieur, c'est un triste plaisir que le jeu. Et quant à moi, je suis bien résolu à me défaire le mieux que je pourrais, dès demain, de toutes ces tables, ces roulettes, ces billards, ces quilles, ces cartes, et de tous ces instruments maudits.

La Bouillotte. — Quoi Monsieur ? Brûler ces objets précieux, source de plaisirs dans la jeunesse, consolation des vieillards, et au total le seul intérêt qui puisse remplir le vide de la vie.

Manon (à La Bouillotte). — Laissez-le dire. Il n'a jamais su trouver de plaisir à rien, et ne peut souffrir que les autres s'amusent.

Falcine (à part). — Le vide de la vie, je le remplirais bien moi, si je pouvais sortir d'ici. Mais toujours là avec ma mère...

La Bouillotte. — Mademoiselle sera-t-elle de la partie de whist ?

Falcine. — Volontiers, Monsieur, mais j'aime mieux le brellan.

La Bouillotte. — Entièrement à vos ordres, Mademoiselle. Trop heureux. (La lorgnant.) Pas si mal.

Falcine (à part). — Il m'examine beaucoup. Il est assez bien, mais le jeune homme que je vis hier chez ma cousine et celui que je rencontrais dans la rue ne sont pas si mal. Il faut que l'un deux, ou m'épouse ou m'enlève. Dressons nos batteries.

Manon (à La Bouillotte, très gracieusement). — Monsieur compte-t-il séjourner longtemps ici ?

La Bouillotte. — Mais, Madame, cela dépend... (à part, avec inquiétude). Elle a parbleu l'air de vouloir me faire les yeux doux. Voilà ce qui m'arrive partout.

Manon (toujours très gracieusement). — Nous nous estimons heureux de pouvoir vous y fixer.

La Bouillotte. — Trop bonne, en vérité. (À part.) L'honneur, c'est cela même. Oh, mais si cela dure, j'abandonnerais bien vite la partie. Encore si c'était la fille...

Rabat-Joie (à Manon, brusquement). — Pourquoi presser Monsieur de séjourner ici ?

Manon (avec aigreur). — Parce que je serais charmée de le voir souvent.

La Bouillotte (à part). — Tout juste, voilà un singulier guignon.

Rabat-Joie (à Manon, avec humeur). — Beau plaisir que vous lui procureriez. Et moi je vous dis, Monsieur, que mon intention n'est pas de procurer de l'agrément à personne ni de recevoir des visites.

La Bouillotte (à part). — De la jalousie, des scènes, une folle, un bourru ! Ma foi, tirons-nous de là.

Falcine (à part). — Que dit-il ?

La Bouillotte (à part). — Je suis seulement fâché de priver cette petite fille de ma présence, mais sur ma foi on n'y pourrait tenir. (Il regarde sa montre. Manon fait un mouvement d'effroi.) Il est déjà bien tard.

Rabat-Joie. — Le temps me paraît long aussi. (D'un ton impérieux.) Manon, allez voir ce qui se passe à la cuisine, où les choses vont si mal. Et vous Falcine, voyez ce que font ces ouvriers qui sont là-bas, car je ne puis souffrir de détail.

Falcine (vivement). — Mais, mon père, dans ce moment...

Rabat-Joie. — A l'instant même. (Elle sort avec dépit.)

Manon (à la Bouillotte). — Il est prudent d'obéir, car lorsqu'il est en colère... (Elle sort.)

Rabat-Joie. — Excusez, Monsieur... (Il sort.)

SCÈNE IV

La Bouillotte seul.

Voilà de sottes gens. Je ne crois pas que je revienne ici, mais il est des heures dans la journée qu'on ne sait comment employer. D'ailleurs, la jeune personne est agaçante, mais la mère est insoutenable avec ses prétentions. A sa tournure, je ne l'aurais pas soupçonnée. Cependant rien de plus clair, ses regards étaient parlants. C'est mon étoile, je suis né pour faire des miracles. Je me serais passé de celui-ci.

SCÈNE V

La Bouillotte, Hector.

Hector. — Monsieur, voilà un billet pour vous qu'un domestique vient de me glisser dans la main.

La Bouillotte. — Comment, encore une aventure ? (En décachetant.) Je suis obsédé par toutes les femmes. (Il lit) « Je suis fort peinée de ce qui vient de se passer. « Vous ne reviendrez peut-être plus dans cette maison « où on est si mal accueilli et où l'on me tyrannise. « Cependant il faut que je vous revoie, j'ai quelque « chose à vous confier. Si mon sort vous intéresse, « trouvez-vous à quatre heures à la promenade qui « est devant chez vous ». Voilà, je vous l'avoue, une extravagante créature. Donner des rendez-vous quand on a une fille à marier... Je n'irai parbleu pas.

Hector. — Dans ce cas, Monsieur, vous resterez enfermé chez vous, car vous ne pouvez sortir sans passer par là.



*Madame Christophe Seberer
née Amélie Guillard de Grandclos*

1766 — 1847

La Bouillotte (avec feu). — Ce serait un peu dur, car c'est justement l'heure où je dois me rendre au trente et quarante. Que le diable emporte la folle !

Hector. — Mais, Monsieur, il me vient une idée, C'est peut-être la fille qui vous a écrit.

La Bouillotte. — Eh, cela vaudrait mieux. Cependant à cette heure-là, elle me dérangerait aussi. Voyons relisons (il parcourt). Ma foi, je crois que tu as raison, c'est clair. (Après un moment de réflexion.) Mais si elle allait vouloir se faire épouser, ce serait bien pis. Je ne suis point tenté de me sacrifier encore. (Il réfléchit.) Il n'y va pas moins que de cela, je le vois. Elle a une mine égrillarde, elle se plaint de son sort, elle en voudra changer, et quand les femmes se sont mis une fois quelque chose en tête... (*Hector rit.*) Tu ris malheureux, quand tu me vois dans la situation la plus cruelle. Ah que je suis las d'être adoré !

Hector. — Mais, Monsieur je vous vois sans cesse amoureux et voltiger de belle en belle.

La Bouillotte. — Voilà pourquoi mon cœur est entièrement usé. (Avec dégoût.) J'en ai tant aimé dans ma vie... Hector, il faut absolument que tu me trouves un moyen pour me débarrasser de ces deux femmes. Il est infiniment fastidieux pour un homme aimable de s'entendre toute la vie rabâcher des fadeurs. Comment, deux à la fois ? Je ne sais plus où me cacher, moi. L'une paraît très inflammable, et l'autre est d'une ruse... Dis-moi, comment pourrais-je faire pour les dégoûter de moi ?

Hector. — Eh, Monsieur, cela n'est pas si difficile.

La Bouillotte. — Et de quelle façon, s'il vous plaît?

Hector. — Pour l'une d'elles au moins, il y aurait un moyen sûr, mais vous n'en voudrez pas, je gage.

La Bouillotte. — Si fait, parbleu, et nous verrions pour l'autre.

Hector. — Oh, l'autre suivrait par procédé, je pense.

La Bouillotte. — Mais que veux-tu donc dire?

Hector. — Monsieur, je ne sais si je dois...

La Bouillotte. — Parle, maraud, je te l'ordonne. Il y va de ma vie.

Hector. — Oh, Monsieur, j'obéis.

La Bouillotte. — Eh bien?

Hector. — Ce serait d'épouser.

La Bouillotte. — Traître, c'est donc là, le secours que tu m'offres! Perdre ma liberté, plutôt la mort.

Hector. — Ah, Monsieur, vous êtes le maître de choisir. Pour mon compte j'aimerais mieux épouser le diable.

La Bouillotte (après un moment d'hésitation). — Je saurai bien sans cela m'en délivrer.

SCÈNE VI

Les précédents, Falcine.

Falcine (à part.) — Le jeune homme de hier est parti; celui que j'ai vu passer n'était qu'un voyageur. Les armées absorbent tout, on ne voit plus de jeunes gens.

Ne laissons pas échapper celui-ci. (Pendant qu'elle parle *La Bouillotte* et *Hector* ont l'air de se consulter. Elle s'avance avec une feinte émotion. Haut.) Je vous retrouve ici, Monsieur.

La Bouillotte. — Oui, Mademoiselle, j'ai voulu en restant ici hâter le moment que vous m'aviez prescrit pour mieux répondre à l'empressement de votre billet.

Falcine. — Je crains, Monsieur...

La Bouillotte. — Je crois entrevoir jusqu'où vont vos bontés pour moi. J'en suis enchanté, pénétré, comblé, suffoqué, accablé, mais il est du devoir d'un galant homme de se faire connaître à une femme qui le voit pour la première fois, et qui daigne jeter les yeux sur lui. D'abord j'aime le jeu, je n'en fais pas mystère, et la réputation que je me suis acquise en ce genre, a été payée de toute ma fortune.

Hector. — Nous en savons quelque chose.

Falcine. — C'est un penchant fort naturel à votre âge, il me convient à merveille. Eh bien, nous jouerons ensemble.

La Bouillotte. — Je compte à présent sur la fortune de la femme que je prendrai pour soutenir l'état que je tiens dans le monde et satisfaire mes goûts.

Hector. — De même que pour payer mes gages, et les mémoires arriérés.

La Bouillotte. — J'aime la chasse; il me faut des chevaux et des chiens. Je déteste l'ordre et l'économie.

Falcine. — Et moi aussi.

La Bouillotte. — J'aime une vie agitée. J'aime les aventures et l'éclat qui s'en suit.

Falcine. — Et moi aussi.

La Bouillotte. — Enfin, tous les plaisirs, la table et même le vin.

Falcine. — Eh bien, voilà précisément l'époux qu'il me fallait. Nous mènerons une vie délicieuse et tout à fait indépendante.

La Bouillotte (à Hector). — Elle est incroyable ! Si ce n'était mon aversion pour le mariage, ce caractère me tenterait.

Hector (à La Bouillotte). — Après tout, le risque n'est pas grand. On peut toujours planter là sa femme.

La Bouillotte. — Il est vrai. Avec ce projet-là, je ne m'expose pas aux regrets. (A Falcine.) Mademoiselle, vous l'emportez, la sympathie m'entraîne. Vous acceptez ma main ?

Falcine. — Bien volontiers, Monsieur, surtout pour sortir d'ici. Il s'agit maintenant de parler à mes parents. Justement les voici.

SCÈNE VII

Les précédents, M. et Mme de Rabat-Joie.

Falcine (courant embrasser sa mère). — Ah maman, tous vos vœux sont accomplis ! Votre fille chérie ne tardera pas à vous quitter. Mon père, je m'en flatte, n'y mettra pas d'opposition. Voilà Monsieur (montrant La Bouillotte).

La Bouillotte. — Trop heureux d'être bon à quelque chose.

Manon (à Rabat-Joie). — Oh mon ami, quel bonheur pour nous de l'avoir placée. Ne tardez point, je vous en conjure, à leur accorder votre consentement.

Rabat-Joie. — Voilà bien du bruit pour peu de chose. (A Falcine.) Eh, prends-le si tu veux : qu'est-ce que cela me fait que ce soit lui ou un autre. Egalement une fille est trop pénible à garder.

La Bouillotte (à part). — C'en est fait. (Il chante.) Je me sacrifie, je me marie. (A part.) Tirons maintenant parti de la circonstance pour nous amuser. (Haut.) Allons, c'est chose entendue. (Manon ravie veut se jeter dans ses bras. Il la retient.) Un moment, occupons-nous de choses importantes. Il s'agit de régler les plaisirs de la noce.

Rabat-Joie. — Comment ? Que voulez-vous dire ?

La Bouillotte. — Ce que j'entends, c'est qu'indépendamment des illuminations, feux d'artifices et réjouissances pour les villageois, il faut qu'un homme doué de certains avantages puisse les développer d'une manière brillante dans les bals, spectacles et concerts que nous multiplierons pour célébrer cet événement... (Il fait une pirouette, une roulade et quelques gestes tragiques.)

Rabat-Joie (indigné). — Que je voie ma maison inondée d'une multitude insensée ! Qu'un bruit importun vienne m'étourdir les oreilles ! Que des gens dont je ne me soucie pas viennent faire chez moi leurs quatre repas, et fassent éclater une gaîté qui ne saurait m'atteindre ! D'abord, je vous préviens que je ne veux faire aucune dépense. Je ne consens à ce mariage qu'autant qu'il ne me coûtera pas un sou, que tout se passera entre nous quatre, et dans le plus grand silence.

Manon. — Mais mon ami, sans faire de grandes dépenses, on pourrait...

Rabat-Joie. — Non, non, point de réplique.

Manon (à La Bouillotte). — Eh bien, nous ferons au moins une partie de whist.

La Bouillotte. — Brisons là-dessus, Madame. Nous saurons bien peut-être suspendre un seul jour l'humeur acariâtre de ce bourru. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

M. Gabriel, un Flamand.

Le Flamand. — Quoi, vous voilà, Monsieur Gabriel? Quelle singulière rencontre! Qui vous attire donc dans ce pays de simplicité où le luxe est si fort inconnu?

Gabriel. — J'y viens pour de bonnes raisons, mais au moment où je me rendais à mon but, j'ai appris sur mon passage qu'un mariage vient de se décider et je viens voir s'il y a quelque chose à faire.

Le Flamand. — Dans ce cas, cela pourrait me convenir aussi. De qui s'agit-il?

Gabriel. — D'un M. de La Bouillotte.

Le Flamand. — Ce nom ne promet pas de grandes sûretés. Ne savez-vous rien de plus particulier sur son compte?

Gabriel. — Il faudra s'informer.

SCÈNE II

Les précédents, M. Moïse.

Le Flamand. — Ah voici M. Moïse, c'est notre homme. Ces gens-là connaissent tout le monde. Ecoutez donc, Monsieur Moïse.

Gabriel. — Etes-vous de ce pays, Monsieur?

Moïse. — Moi, Monsieur, je suis de tous les pays.

Gabriel. — Connaissez-vous M. de la Bouillotte, la famille de Rabat-Joie?

Moïse (d'un air fin). — Si, je les connais. (S'approchant et à mi-voix) Monsieur, votre intention serait-elle de prêter de l'argent au jeune homme?

Gabriel. — Au contraire, j'espère...

Moïse (l'interrompant). — Ah, peut-être de lui vendre?

Le Flamand. — Oui, pour son mariage.

Moïse (ricanant). — Eh Messieurs, ceci ne vous regarde pas. Vos marchandises ne sont pas de nature à lui convenir. C'est à moi qu'il est réservé de le fournir dans cette circonstance.

Le Flamand. — Comment donc ça?

Moïse. — Si vous saviez, Messieurs, à qui vous avez à faire ! Du faux clinquant, de ces choses qui brillent et coûtent peu, voilà ce qu'il faut à ces gens-là.

Gabriel. — Eh bien, peu m'importe. Aussi bien je n'étais pas venu pour ces gens-là.

Le Flamand. — Et pour qui donc ? Cela m'intéresse aussi, moi.

Gabriel. — Pour un autre mariage où nos succès sont assurés.

Moïse. — Oserais-je vous demander ce que c'est que ce mariage ? (Prenant et offrant du tabac.)

Gabriel. — C'est celui de Mlle de Castel-Félice.

Le Flamand. — Ah oui, là il y a de la fortune, de la noblesse dans la manière de vivre, de l'ordre et de la générosité.

Gabriel. — Oui, oui, ceci promet. Nous allons vendre beaucoup. (Moïse secoue la tête.)

Le Flamand. — Eh bien qu'avez-vous à dire là-dessus, Monsieur Moïse ? (Il continue à secouer la tête.) Leur fortune aurait-elle souffert ! Savez-vous quelque particularité sur leur compte ?

Moïse. — D'abord, quant à leurs dépenses, j'ai vu de mes propres yeux à Paris le père plus de vingt fois dans ces boutiques de prix fixe à quinze francs, il y passait sa vie.

Gabriel (d'un ton sérieux). — Diable !

Moïse (mystérieusement et avec mépris). — De plus, je sais de bonne part qu'ils sont très charitables, et l'on ne sait pas jusqu'où cela peut entraîner. (Ici la consternation se peint sur tous les visages, et après un court moment de silence, un murmure général se fait entendre.)

SCÈNE III

*Les précédents, Mme Despaux,
Rosalie portant des cartons, et M. Béville.*

Mme Despaux. — C'est incroyable comme on se fatigue dans ces vilaines montagnes : Mon Dieu, quelle tournure, quel air étranger on a dans ce pays. On n'a pas idée de ça !

Béville. — Oui, il est certain qu'on ne peut pas vivre hors de Paris.

Mme Despaux. — C'est connu. Mais c'est que c'est à n'y pas tenir ! Pas vrai, Monsieur Gabriel ? Vous qui habitez Paris depuis que vous avez quitté Constantinople, vous devez être frappé. Mais c'est que les hommes sont d'un lourd ! Les femmes sont coiffées d'un mal ! Ils ne sont pas galants du tout, il n'y en a pas une de gentille ! Aussi Rosalie et moi rions comme deux petites folles quand nous voyons tout cela. (Elles rient.)

Le Flamand. — Il y a donc longtemps que vous êtes arrivées, Mesdames ?

Mme Despaux. — Nous ? Nous descendons de voiture. Ah, il n'y a pas de risque que nous nous arrêtions longtemps. Nous sommes venues ici pour affaires, en profitant de la compagnie de M. Béville.

Gabriel. — Où allez-vous donc, Mesdames?

Mme Despaux. — Sûrement comme vous, M. Gabriel, à Castel-Félice.

Gabriel. — Ah Madame, nous sommes bien découragés sur ce projet-là. Voilà Monsieur (montrant Moïse) qui vient de nous dire des choses du père...

Mme Despaux. — Et que nous importe le père? C'est au futur que je veux avoir à faire, moi. C'est sur lui que je compte.

Le Flamand. — Et qui est donc le futur? Nous l'ignorons encore.

Mme Despaux. — C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, M. Aimé Fidelis. Ah pour celui-là, il est amoureux, que je crois! (Rosalie en fait un signe affirmatif.)

Gabriel. — Comment savez-vous donc ça?

Mme Despaux. — Dame, je l'ai connu à Paris. La demoiselle y était aussi, il en perdait la tête. Vrai cela faisait plaisir à voir. Vous comprenez qu'on est sensible.

M. Béville. — Oh, si c'est ce nom-là, je le connais aussi, surtout son père et la mère de ce jeune homme. Je suis justement chargé en ce moment de quelques commissions pour eux. Ce sont bien les plus dignes gens, les plus respectables, les plus aimés de tous ceux qui les connaissent.

Le Flamand. — Allons, il faut se retourner de ce côté-là.

Gabriel. — Mais s'il est resté longtemps à Paris, vous n'aurez rien de nouveau à lui produire, il aura tout vu.

Mme Despaux. — Tout vu? Il n'a vu qu'elle, il ne s'occupait pas d'autres choses. Mais quel est ce merveilleux que j'aperçois?

Moïse. — C'est M. de la Bouillotte, je le reconnais.

SCÈNE IV

Les précédents, M. de la Bouillotte.

La Bouillotte. — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? (Il lorgne les femmes.) Ma parole, elles ne sont pas mal, ces femmes-là!

Mme Despaux. — Voilà la première figure humaine que je vois en ce pays.

La Bouillotte. — Peut-on savoir, Mesdames, ce qui nous procure l'honneur de vous voir?

Mme Despaux (à Gabriel). — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

Gabriel. — C'est aussi un homme qui va se marier.

Mme Despaux. — Ah bah! (à part). On peut faire d'une pierre deux coups. (À La Bouillotte) Monsieur a sans doute des emplettes à faire pour son mariage?

La Bouillotte. — Parbleu, je le crois bien! Mais je crains de ne rien trouver qui soit digne de la main qui donnera.

Mme Despaux (à Rosalie). — Tiens, il est modeste. (Haut) Pourquoi donc, Monsieur? On a contenté d'aussi difficiles, et si Monsieur veut voir nos modes nouvelles... (Elle ouvre un carton; il examine légèrement ce qu'il contient sans l'en sortir, et d'un air dédaigneux.)

La Bouillotte (à Mme Despaux). Combien cette robe-là? (Mme Despaux se penche à son oreille comme pour parler bas; il fait un signe de dédain.) Tout cela ne peut pas m'aller, je vous l'avais bien dit.

Mme Despaux (avec ironie). — Non je crois en effet que ce n'est pas ce qu'il faut à Monsieur.

La Bouillotte. — Adorable! (Gabriel et le Flamand sortent en haussant les épaules).

SCÈNE V

Béville, Mme Despaux, Rosalie, Moïse, M. de la Bouillotte.

Moïse (finement). — J'ai ce qu'il vous faut moi. Voici d'abord un écrin.

La Bouillotte. — Oh, un écrin! De par tous les diables, vous êtes un homme terrible, vous voulez me ruiner!

Moïse. — Oh! il n'y a pas de risque, on sait bien comment Monsieur paie. D'ailleurs (mystérieusement), ce ne sont pas de vrais diamants.

La Bouillotte. — Ah parlez donc, voyons ça! (A part) On n'est pas fâché d'avoir l'air de faire les choses magnifiquement, et puis ces gens-là ne s'y connaissent pas.

(Moïse ouvre l'écrin, *La Bouillotte* examine les objets qu'il contient l'un après l'autre.) Combien tout cela, Monsieur Moïse?

Moïse. — Hélas, Monsieur, dix louis.

La Bouillotte. — Allons, allons, Monsieur Moïse. On connaît vos prix, dix-huit francs, c'est bien payé.

Moïse. — Ah, Monsieur, vous ne le voudriez pas.

La Bouillotte. — Je le prendrais pour rien, si vous le voulez, et au fond c'est ce que cela vaut.

Moïse. — Monsieur est jovial. (Moïse sort d'un carton d'autres objets faux que *La Bouillotte* examine.)

La Bouillotte. — Tenez, faisons les choses comme il faut. Je vous donne vingt-sept francs et vous me donnerez tout ceci par dessus le marché (montrant les bijoux) Ah, j'espère que vous êtes content.

Moïse (à part). — Egalement il y a vingt ans que je ne puis m'en défaire. (Haut) Vous faites de moi ce que vous voulez (tendant la main; *La Bouillotte* affecte de ne pas s'en apercevoir et veut prendre l'écrin.) Oui, Monsieur, en soldant le compte.

La Bouillotte. — Charmant, charmant (il sort).

Moïse. — Qu'est-ce que c'est que ces deux messieurs que je vois venir? Ils n'ont pas des mines qui me reviennent. Allons terminer mon affaire (il sort).

SCÈNE VI

Fidélis, Auguste.

Fidélis. — Cher ami, je te revois et dans le plus beau moment de ma vie!

Auguste. — Je suis parti à lettre vue, il me tardait de partager ton bonheur.

Fidélis. — J'y crois à peine encore. Mon ami, il est à son comble ; je suis sûr d'être aimé.

Auguste. — Je sais que tu fais le plus brillant mariage.

Fidélis. — Un brillant mariage ! Ah, laisse cette expression, croiras-tu que mon cœur la repousse. Dans l'ivresse où je suis, je ne sais plus même ce que le monde entend par là. Toute la félicité d'un être sensible, voilà ce que l'avenir présente à mes regards.

Auguste. — Je sais enfin que ta future est charmante.

Fidélis. — Elle doit l'être car cette figure angélique et virginale est le miroir de son âme, de cette âme si pure où les vertus se confondent avec les sentiments, où la solide raison s'unit avec la simplicité et les grâces naïves de l'enfance. Ah cher Auguste, quand tu verras ce front candide, cette physionomie qui n'exprime que des affections douces et tendres, quand tu la verras près de sa mère adorée, c'est alors que tu jugeras de l'étendue de mon bonheur.

Auguste. — Oh je sais que tout le monde en fait l'éloge, qu'elle est chérie de tous ceux qui la connaissent et que tous ses dons naturels sont encore embellis par la plus excellente éducation.

Fidélis. — Tu ne peux t'en faire une idée. Sous les yeux de parents éclairés et judicieux dont elle est également idolâtrée, tout a concouru au succès. Une personne digne de toute leur confiance, choisie entre

mille, a trouvé dans son cœur tout ce qui pouvait seconder les soins de la plus tendre mère, et quelle mère. Non je ne conçois pas comment je puis suffire à des sentiments si vifs, à tout ce qu'elles m'inspirent l'une et l'autre.

Auguste. — D'après ce tableau, je juge que tu dois être pressé. A quand la noce ?

Fidélis. — Mais j'espère au premier jour, je hâte mon retour. Je compte arriver demain à Castel-Félice et je ne me suis arrêté ici que pour t'y attendre. D'ailleurs on m'a dit qu'il se faisait une noce dans cette maison et que plusieurs marchands devaient s'y rendre. Peut-être auront-ils des objets qui me conviendront, mais où trouver quelque chose qui puisse me satisfaire ? Je t'avoue que je suis dans le plus mortel embarras. (Pendant ces dernières phrases Mme Despaux et Rosalie passent au fond du théâtre et l'entendent.)

SCÈNE VII

Les précédents, Mme Despaux et Rosalie.

Mme Despaux. — Nous voilà, tout exprès, arrivées pour vous en tirer.

Fidélis (avec la plus grande surprise). — Comment, vous voilà Madame Despaux ? C'est ma bonne étoile qui vous envoie, moi qui regrettais en ce moment de n'avoir point fait d'emplettes à Paris. J'étais tellement absorbé.

Mme Despaux. — C'est ce que tout le monde disait, mais tout peut se réparer. Je ne suis pas seule ici, j'y suis arrivée avec M. Béville qui a les plus belles cho-

ses du monde. J'y ai rencontré M. Gabriel et un Flamand de ses amis. Je suis, ma foi, bien heureuse de les avoir trouvés là pour me désennuyer; c'est que je mourrais sans eux dans ce triste pays. Mais nous vous attendions, Monsieur, et nous savons quel sujet vous amène.

Fidélis. — Ah vous êtes instruite? Eh bien, dans ce cas, hâtez-vous de m'apporter tout ce que vous avez de mieux, et de prier ces messieurs d'en faire autant. Je n'ai pas un moment à perdre.

Mme Despaux. — Bien volontiers... Mais les voici.

SCÈNE VIII

Les précédents, Gabriel, le Flamand et M. Béville.

Gabriel. — Nous venons d'apprendre votre arrivée, Monsieur, et nous nous empressons de mettre sous vos yeux des objets de choix dont vous serez sûrement satisfait. (Les modistes qui sont sorties un instant reviennent avec leurs cartons.)

Le Flamand. — Voilà un joli voile et un fichu.

Fidélis. — C'est bon. (Il les prend.)

Mme Despaux. — Voilà des chapeaux du dernier genre, c'est délicieux... On ne peut rien de plus aimable.

Fidélis (riant). — Pas plus que vous, Madame Despaux. Prenons ces chapeaux délicieux.

Mme Despaux. — Et cette robe-là, il n'y a rien de joli comme ça; et celle-ci, est-ce gentil ça?

Fidélis (froidelement). — Pas mal.

Mme Despaux. — En voilà d'autres. Oh! Monsieur peut choisir...

Fidélis. — Choisir? Je prendrai tout.

Mme Despaux (à Rosalie). — On n'est pas plus aimable que cet homme-là. (À Fidélis.) Maintenant, Monsieur, voici du beau, cette robe-là. Mais regardez donc comme c'est ravissant.

Fidélis (à Auguste). — Comme cette toilette simple lui ira bien.

Auguste. — C'est très joli.

Mme Despaux. — C'est précisément ce qu'il faut pour la cérémonie. Est-ce que vous n'avez pas deviné ça, vous?

Fidélis. — Ah celle-là, c'est mon père qui veut la lui donner, je le sais, je ne veux pas aller sur ses brisées. Il aura tant de plaisir à la lui offrir, elle aimera tant à la recevoir de sa main.

Le Flamand. — Madame Despaux, il n'y en a que pour vous. Pourrons-nous approcher une fois?

Mme Despaux. — Tiens, il s'impatiente. Venez, venez, je suis bonne femme. Je cède la place... à présent que je n'ai plus rien à vendre. Laissez-moi seulement le temps de plier tout cela.

Le Flamand. — Voici une robe garnie d'Angleterre, faite par Mme Raimbaud. (Fidélis prend la robe.) En voici une dont le fond est de dentelle. Ce sont les parures les plus recherchées des femmes de bon ton.

Fidélis (à Auguste). — Crois-tu que cela lui plaise ?

Auguste. — Je m'y connais peu, mais il me semble qu'à sa place... (*Fidélis* fait signe qu'il prend la robe.)

Béville (au Flamand). — Avez-vous fini, Monsieur ?

Le Flamand. — Oui, car je n'ai plus rien.

Béville. — Voici une parure de perles et de pierres précieuses.

Fidélis. — Elle relèvera la blancheur de sa peau.

Béville. — Maintenant, Monsieur, je suis chargé d'une commission. M. votre frère a désiré offrir à la charmante sœur que vous lui donnez, une parure nouvelle. Trop jeune pour pouvoir y mettre une somme considérable, il m'a recommandé d'y mettre au moins tous mes soins. Ce sont des coraux taillés dans un nouveau goût.

Fidélis. — Je suis vivement sensible à cette attention de mon frère.

Béville. — Encore une commission...

Fidélis. — Comment donc ?

Béville. — Voici un écrin composé par vos deux mères. L'une et l'autre ont pris plaisir à se dépouiller d'une partie de ces brillants auxquels elles ne mettent de prix que pour en parer leur aimable fille.

Fidélis. — Bonnes mères !

Gabriel. — Les commissions finiront-elles une fois, Monsieur Béville ?

Béville. — Oui, Monsieur Gabriel, j'ai fini.

Gabriel. — A mon tour. Voulez-vous, Monsieur, ce cachemire long ou ce carré ?

Fidélis. — Mais je voudrais l'un et l'autre. (On examine le tout et l'on apporte des cartons pour l'enfermer.)

Mme Despaux. — Messieurs, laissez-moi vous aider à plier, il ne faut pas chiffonner ces belles choses. Il n'y a rien de joli comme ça.

Fidélis (apercevant un châle qu'il n'a pas vu). — Un moment, Messieurs. Je vois encore un châle ici.

Gabriel. — Oui, Monsieur, il est à vos ordres...

Fidélis. — Si j'osais l'offrir à la mère de mon amie. Ce serait à moi que je donnerais une jouissance, surtout si elle le portait souvent.

Mme Despaux. — Il me semble justement qu'elle craint un peu le froid.

Fidélis. — Oh, je le prends. Que ne puis je la garantir toujours de tout ce qui peut lui être désagréable ou pénible ! Maintenant je vais rassembler ces divers objets. Je voudrais les rendre dignes d'elle, mais pourrais-je m'en flatter ? Offrons-les du moins avec la timidité d'un amant qui sent tout ce qu'elle vaut. Je veux qu'un esclave les dépose à ses pieds. (Il sort avec Auguste.)

SCÈNE IX

Mme Despaux, Rosalie, Gabriel, Béville, le Flamand.

Béville. — Voilà au moins un homme qui sait sentir son bonheur.

Gabriel. — Au fait, il le mérite bien. Je sais de bonne part qu'il est tendrement aimé de sa future, et que ceux dont il va devenir le fils le chérissent déjà comme tel.

Mme Despaux. — Et moi qui le connais, je puis répondre du bonheur de sa femme. Dame, le joli couple que cela va faire!

Béville. — L'heureuse famille!

Tous. — Que le Ciel les bénisse et veille sur leur destinée!

Mme Despaux

Le bonheur qu'on a mérité
Peut seul être à jamais durable.
Celui qu'Amour garde à ce couple aimable
A pour garants, les vertus, la bonté.
Si chacun a son caractère
L'Amitié conserve le sien,
A son Aimée, elle pardonne bien
D'avoir pris celui de sa mère (*bis*).

APPENDICE XIV

LA COMÈTE

Comédie.

PERSONNAGES :

Hinzouan.

Irza, sa fille.

Tamsi, son amant.

Kiki, personnage ridicule.

La scène est dans la comète.

Couplets d'Annonce (Air : *Le cœur de mon Annette*.)

Sans Muse ni Pégase
Aux meilleurs des parents,
Exprimer sans emphase
Les plus doux sentiments.
Et, mais oui-dà,
Comment trouver du mal à ça ? (*bis*).

SCÈNE PREMIÈRE

Kiki (arrive à pas comptés et regarde par la fenêtre). — Ouf, nous avons fait bien du chemin cette nuit... voyons la carte. Bon, Saturne n'est plus qu'à 35 millions de nous, environ. Et cette petite planète là-bas qui a si mauvaise façon, si nous lui donnions un bon coup de

queue en passant, ce serait assez plaisant. Il faut convenir qu'une comète est une agréable demeure ! Comme les chétifs habitants de ces étoiles doivent nous regarder passer avec admiration... Pourquoi faut-il que le grand Oromase, qui nous a si bien traités à tous les autres égards, nous ait refusé la mémoire ? Il est vrai qu'il nous en a dédommagés en nous autorisant à porter toujours avec nous un papier, où nous trouvons tout ce que nous devons dire. Mais, à quoi donc est-ce que je m'amuse ? C'est bien de cela qu'il est question, quand Irza est tous les jours plus cruelle pour moi, quand elle n'a des yeux que pour Tamsi qu'elle appelle sans cesse le plus beau des enfants de la comète. Pauvre Kiki, à quoi penses-tu ? Aimer une petite folle, une évaporée qui ne se plaît qu'à courir, qui ne peut pas rester une minute à la même place ! J'enrage, mais ce qui me console, c'est qu'ils enrageront aussi. Hinzouan vient de m'assurer que sa fille ne sera probablement jamais la femme de Tamsi. La voici.

SCÈNE II

Kiki, Irza arrive en courant.

Irza. — Eh bien, que fais-tu là, Kiki ? As-tu bien regardé les étoiles ?

Kiki. — Je ne les regarderais pas tant si vous vouliez me permettre plus souvent de fixer vos beaux yeux.

Irza. — Tu te figures que tu es amoureux de moi !

Kiki. — Ah, rien n'est plus certain ! et vous-même, pouvez-vous en douter ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos prunelles sont plus brillantes que tous les astres qui nous environnent, que votre chevelure est plus belle que celle de notre comète, votre teint plus frais que la voie lactée ?

Irza. — Arrête, je t'en conjure. Je suis désolée de ne pouvoir répondre à une si belle passion, mais tu sais que nos caractères ne sympathisent pas du tout, je suis aussi vive que tu es indolent.

(Air : *La Bourdonnaise.*)

Cherche une autre maîtresse
Qui prise la tendresse
Du tranquille Kiki
Ki ki ki ki
Souviens-toi qu'il faut être
Plus vif que du salpêtre
Pour être mon mari.

Kiki. — Chansons que tout cela. Si votre père le veut, il faudra bien que vous soyez ma femme .

Irza. — Si l'on forçait ma volonté, je saurais bien t'en faire repentir. Mais que je suis bonne de causer avec un nigaud tel que toi ; voilà déjà deux grandes minutes perdues. Tamsi, mon cher Tamsi, où es-tu ? Va, cours le chercher. Ah, le voilà ! Cher Tamsi, que le temps me paraît long, loin de vous. Promettez-moi de ne plus me quitter un seul instant.

SCÈNE III

Irza, Tamsi.

Tamsi. — Chère Irza, j'en fais le serment. Je viens de parcourir tout le jardin en suivant vos traces, mais vous êtes si légère que l'on ne vous atteint pas si facilement.

Irza. — Vous n'êtes pas moins vif que moi, cher Tamsi. Dans cette comète, la moitié des habitants naît sous l'influence du feu, l'autre sous celle de l'eau. Vous et moi avons reçu du feu dans nos veines, ce pauvre Kiki n'a que de l'eau.

Tamsi. — Mais que faisons-nous ici depuis si longtemps ? Que ferons-nous ce matin ?

Irza. — Je ne sais. Je sens que tout m'ennuyera jusqu'au jour de notre mariage.

Tamsi. — Je me sens une furieuse envie de casser ces télescopes.

Irza. — Cela ne serait pas facile ; les voilà bien enfermés sous clef.

Tamsi. — Ah que je suis impatienté. Allons chercher votre père et forçons-le à s'expliquer nettement.

Irza. — Oui, qu'il s'explique. Attendre est le pire des maux. Mais le voilà qui sort de son appartement.

SCÈNE IV

Les précédents, Hinzouan, Kiki.

Irza. — Bonjour, mon petit papa.

Tamsi. — Bonjour, mon cher Hinzouan.

Hinzouan. — Bonjour, mes enfants.

Irza. — Comment avez-vous dormi, mon petit papa ?

Tamsi. — Comment vous portez-vous ce matin ?

Hinzouan. — Mal, très mal ! Mes pauvres enfants, mes observations cette nuit me donnent bien du souci. Ma fille, j'ai vu dans les astres qu'il ne faut pas penser à vous marier.

Irza. — Oh, pour cela, papa, vos observations n'ont pas le sens commun. Quel rapport peut-il exister entre mon mariage et ces vilaines étoiles ?

Tamsi. — Elle a raison, quel rapport ?

Kiki. — Vous verrez cependant qu'il y a un rapport.

Hinzouan. — Oui, c'est une petite planète qui tourne à quarante millions de lieues de nous, que vous pouvez à peine apercevoir avec vos yeux et qui vous empêchera probablement de vous marier.

Tamsi. — Vous voulez plaisanter, mon bon Hinzouan.

Hinzouan. — Je ne plaisante jamais. Ma fille, quelle est la première condition pour être heureuse en mariage ?

Irza. — Oh, c'est d'épouser celui qu'on aime.

Hinzouan. — Pas du tout, petite fille. C'est d'avoir un mari choisi par un père raisonnable et prévoyant.

Irza. — Eh bien, papa, faites choix pour moi de Tamsi. Nous serons d'accord.

Hinzouan. — Les choses ne vont pas si vite. On ne marie pas une fille de votre condition sans consulter les astres, et je vais vous dire ce qu'ils m'ont appris à cet égard.

Tous les trois. — Écoutons bien.

Hinzouan. — Tamsi, vous aimez ma fille Irza ?

Tamsi. — De toute mon âme.

Hinzouan. — Et vous, Kiki ?

Kiki. — Moi, tout de même.

Hinzouan. — Eh bien, elle appartiendra à celui de vous deux qui découvrira le premier un certain événement dans la petite planète dont je vous ai parlé.

Tamsi. — Quelle bizarrerie.

Kiki. — C'est très sage.

Irza. — N'espérez pas que je me soumette jamais à une pareille décision.

Hinzouan. — Elle est pourtant irrévocable.

Tamsi. — Apprenez-nous donc qu'elle est cette découverte assez importante pour assurer la main d'Irza à celui de nous qui sera assez heureux pour la faire.

Hinzouan. — Sachez mes enfants, que le sort de ma fille est lié avec celui des habitants d'une petite planète qu'on nomme la Terre, et que son mariage éprouvera la même destinée que celui qui se fera là-bas dans le même instant. Par conséquent, pour que je sois tranquille sur son bonheur, il faut que je puisse la marier

en même temps qu'on unira sur la Terre un couple fait pour être parfaitement heureux.

Irza. — Eh bien, cela n'arrive-t-il pas tous les jours ?

Hinzouan. — Au contraire, ma fille, rien n'est plus rare. Des années entières s'écoulent quelquefois sans qu'on en puisse découvrir un.

Irza. — En ce cas-là, nous nous en passerons. J'en suis très décidée.

Hinzouan. — Non ma fille, vous attendrez, et pour vous calmer, je vais placer tout de suite les deux observateurs à leurs postes. Tenez mes enfants, voilà les clefs de mes deux télescopes. Vous savez qu'ils ont été composés par un fameux nécromancien. Non seulement, vous verrez ce qui se passe sur la Terre comme si vous y étiez vous-même, mais encore vous entendrez tout ce qui se dira ; rien ne pourra vous échapper. Adieu, je vous quitte en vous recommandant la patience.

SCÈNE V

Irza, Tamsi, Kiki.

Irza. — Cher Tamsi, que nous sommes à plaindre.

Kiki. — Mon cher Tamsi, je te conseille de prendre ton parti. Tu sais bien que tu es trop vif pour être propre aux observations. Moi, c'est mon fort.

Tamsi. — Maudits télescopes !

Kiki. — Croyez-moi, allez faire un tour dans les jardins, pendant que j'observerai pour vous. Je suis bien sûr que ce ne sera pas long, j'ai le coup d'œil exercé.

Irza. — Qu'il m'impatiente !

Kiki. — Voyons, à l'ouvrage. Bon, m'y voilà.

(Air du *Menuet d'Exaudet.*)

Que de toits
J'aperçois.
Quelle ville,
Ah quelle immense cité.
Les plaisirs, la gaîté
Y font leur domicile.
Que d'éclat,
D'apparat.
C'est dommage
Mais sur tout cet horizon
Je ne vois pas un bon
Ménage.

J'y vois une jeune fille
Près d'épouser un vieux drille.
Ce barbon,
Ce tendron,
Quel dommage,
Ma foi sur cet horizon
Ne feront pas un bon
Ménage.

Voyez-vous
Ces époux
Qu'Hyménée
Unit sans s'être connus,
Quand jamais ils n'ont vu
Leurs figures étonnées.
Mais aussi
Ce mari
Quel nuage
Obscurcit déjà son front
Ah, ce n'est pas d'un bon
Présage.

Irza. — Quand aura-t-il tout vu ? Qu'il m'impatiente ! Cher Tamsi, ne voulez-vous pas faire un essai ? Mais croyez-moi, ne regardez pas les villes. Fixez votre télescope sur la campagne.

(Air d'*Hippolyte.*)

Loin du tumulte et du fracas,
Mon ami, le bonheur réside.
Un faux éclat, trop d'embarras
Et l'effarouche, et l'intimide.
Au sein des villes, à la cour,
On poursuit en vain son image.
C'est dans un champêtre séjour
Qu'il s'offre à nos yeux sans nuage.

Tamsi (regarde). — Que vois-je ? Quel coup d'œil enchanteur !

Irza. — Qu'apercevez-vous ?

Tamsi. — Un château superbe, des jardins magnifiques au bord du plus beau lac. Voyez vous-même.

Irza. (Air de l'*Opéra Comique.*)

Ah quel aspect délicieux,
Que cette contrée est riante.
En voyageant, jamais nos yeux
N'en purent voir d'aussi riante.

Tamsi (achevant le couplet).

Regardons bien ce beau tableau
Car la nature va, je gage,
Par un dernier coup de pinceau
Achever son ouvrage.

(*Tamsi* se remet au télescope.) — Mon pressentiment ne m'a pas trompé. Que de monde, quel air de fête !

(Air de *La Bonne Aventure.*)

Comme ils ont l'air satisfait
Et bien d'harmonie.
On voit empreint sur leurs traits
Le sort de leur vie.
Sans crainte de nous tromper
Comme eux nous pouvons chanter
La bonne aventure
O gué !
La bonne aventure.

Irza. — Je cours chercher mon père. Papa, papa, arrivez donc !

SCÈNE VI

Tous les acteurs.

Hinzouan (arrivant). — Quoi, qu'est-ce que c'est ?

Irza. — Je vous dis que nous les avons trouvés... des époux qui seront parfaitement heureux !

Hinzouan. — Ah bah, vous vous trompez. Cela ne se trouve pas si vite.

Kiki. — Sans doute, c'est impossible.

Hinzouan. — Voyons, à quels signes jugez-vous de leur bonheur futur ?

Tamsi. — A quels signes ? On n'en vit jamais une réunion plus complète.

(Air : *Pas Redoublé.*)

Voyez-vous ce jeune amoureux ?
Ah ! qu'il a bonne mine.
Il accourt en piquant des deux
Aux pieds de sa cousine.
Il saura rendre heureux les jours
D'une beauté aussi chère,
Car il possèdera toujours
L'art d'aimer et de plaire.

Hinzouan. — Mais êtes-vous bien sûrs que c'est un mariage qui se prépare dans ce château ?

Irza. — Qui pourrait s'y tromper ? Voyez cette charmante personne :

(Air : *On compterait les Diamants.*)

Un amant leste et bien tourné
Saisit la main de sa belle,
Puis d'un ton bien passionné
Jure de n'aimer jamais qu'elle.

Hinzouan. — On en fait tous les jours de ces serments et on les tient bien rarement.

Kiki. — Sans doute très rarement.

Tamsi. — Et moi qui voit celle à qui on les adresse, je réponds qu'on les tiendra.

(Fin du couplet.)

S'il pouvait oublier jamais
Ces vœux que sans cesse il répète
Combien de gens seraient tout prêts
De payer pour lui cette dette.

(Air : *Ob ! ma tendre Muette.*)

Simplicité, franchise,
Et parfaite bonté,
C'est toujours la devise
Qui suit cette beauté.
De son aimable père
Les dons les plus chéris
Aux charmes de sa mère
En elle sont unis.

Kiki. — Moi, je vous dis que tout cela a beaucoup plus l'air d'un carnaval que d'une noce.

(Air : *Revue de l'An VI.*)

Les voyez-vous tous invoquer
Momus et la Folie,
Pour se déguiser, se masquer,
Jouer la comédie.

Tamsi. — Mais les cœurs de tous ces parents
Enivrés d'allégresse,
Laissent voir sans déguisements
La plus vive tendresse.

Hinzouan. — Il n'est pas douteux que ces époux et leurs parents ont beaucoup d'amis, je vous accorde cela.

Irza. — Papa, vous aimez les prédictions. Ecoutez celle qui fut faite à la naissance de cette jeune personne.

(Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*)

Aussitôt qu'elle vit le jour
On s'intrigue dans la famille,
Et chacun voulait à son tour
Baptiser la charmante fille.
Mais l'amour vint et dit : « C'est moi
» Qui lui donne le nom d'Aimée,
» Et nulle belle, sur ma foi,
» Ne sera jamais mieux nommée. »

Kiki. — Ah, je fais une bonne découverte. deux mariages vont se faire en même temps dans ce château.

Ce sont deux frères qui vont épouser deux sœurs. Vous n'aviez aperçu que les cadets, moi je vois les aînés et comme il est plus probable qu'ils seront heureux puisqu'ils sont plus raisonnables, c'est à moi qu'appartient la main d'Irza.

Hinzouan. — Ceci vaut la peine d'être examiné.

Irza. — Pauvre Kiki, tu ne vois pas que ces prétendus époux sont les parents de la jeune personne ? Au reste, je ne suis pas surprise de ton erreur, on la fait tous les jours.

Tamsi. — En effet, qui pourrait imaginer qu'il y a aujourd'hui vingt et un ans,

(Air : *Nicodème dans la Lune.*)

Chacun de ce brillant jour
Garde encore la mémoire,
C'est alors que l'on vit l'Amour
Chanter dans ce beau séjour
Victoire, Victoire, Victoire.

Voyez le maître du château ! Si l'on ne croirait pas qu'il est marié d'hier.

(Air : *Il est toujours le même.*)

Le jour qu'il vit sa flamme couronnée
Par hyménée,
Il jurait en son cœur
Enivré de bonheur
D'aimer d'amour extrême
La charmante beauté
Qui l'avait préféré.

Irza (achève.)

Il est toujours le même.
Et cette belle dame ?

Tamsi. — (Couplet sur le même air.)

Quand elle vint soumettre à l'hyménée
Sa destinée,
On ne pouvait la voir
Sans sentir le pouvoir
Et l'ascendant suprême
Qu'assurent à la beauté
La grâce et la bonté.

Irza (achève.)

Elle est toujours la même.

(Air : *Aux époux unis.*)

Dans ses traits nobles et touchants,
Son âme se peint tout entière.
Pour elle sans doute le temps
S'est arrêté dans sa carrière.
Quand à tout le monde elle plaît
C'est sans y songer elle-même.
Mais personne, je crois, ne sait
Aussi bien qu'elle comme on aime.

Hinzouan. — C'est bon, c'est bon, je veux bien que cela soit ainsi. Mais le père, morbleu, le père, voilà l'homme essentiel dans un mariage.

Tamsi. — Oh celui-là ne laisse rien à désirer, il est parfait.

(Air : *Ça fait toujours plaisir.*)

Son humeur est joyeuse
Et sa figure aussi.
Son âme est généreuse
Et son cœur sans souci.
Voir des heureux, en faire,
Est son plus grand désir.
Par goût, par caractère,
Il fait toujours plaisir.

A la ville, en campagne,
En hiver, en été,
Sa fidèle compagne
Est l'aimable gaîté.
Ses manières parfaites
Le font toujours chérir.
Aux mamans, aux fillettes,
Il fait toujours plaisir.

Irza. — Eh c'est bien vrai. Je vois tout le monde autour de lui joyeux.

Hinzouan. — Et voilà le père que vous osez me vanter ? Pouvez-vous supposer qu'un homme toujours gai, toujours prêt à rire, ait la prévoyance nécessaire pour assurer d'une manière stable le bonheur de ses enfants ?

Irza. — Oh papa, quelle injustice.

(Air : *J'ai vu partout.*)

Blâmez la gaîté mensongère
De maints froids et tristes plaisants,
Mais la sienne, aimable et légère,
Charme ses amis, ses parents.
Cette gaîté qu'il leur inspire
Est un double bienfait pour eux,
S'il sait toujours les faire rire
Il sait aussi les rendre heureux.

Hinzouan. — Je commence à croire que ce mariage réussira. Il faut convenir que ce jeune homme est né sous une bonne étoile.

Tamsi. — On n'en vit jamais de plus favorable. Tout ce qui l'entoure conspire à son bonheur. Voyez les parents.

(Air : *Romance de Joseph.*)

Pour embellir de leur présence
Ces fêtes d'hymen et d'amour,
Ils ont quitté sans répugnance
Le plus agréable séjour.
Si la félicité tranquille,
L'amitié, les plaisirs du cœur,
Sur cette terre ont un asile,
C'est dans ce séjour enchanteur.

Irza. — (Air des *Visitandines*.)

Voyez l'aimable bonne mère
De ce mortel si fortuné.
L'art de réussir et de plaire
Par elle à son fils fut donné.
Auprès d'elle on chérit sans cesse
La grâce unie à la bonté,
La raison jointe à la gaîté,
Et l'indulgence à la finesse.

Tamsi. — Et son père, comme il a l'air content. Il fait plaisir à voir.

(Air du *Petit Matelot*.)

Pour aimer toute sa famille
Il n'eut jamais besoin d'effort,
Mais près de sa charmante fille
Il éprouve un plus doux transport (*bis*).
En tendresse, en désir de plaire,
Son fils en lui trouve un égal.
On voit que s'il n'était son père,
Il serait son premier rival (*bis*).

Irza. — Et ce jeune homme qui amuse tout le monde ?

(Air des *Visitandines*.)

Ce jeune frère a le cœur tendre
Il a de plus le coup d'œil bon.
Un sort auquel il peut prétendre
Lui donne de l'émotion.

Au feu dont son regard pétille
On voit qu'il aura le bonheur
D'offrir à ce couple une sœur
Digne de toute la famille.

Kiki. — Oh, oh, vous n'êtes pas si avancés que vous le pensez. Tout est maintenant dans la joie dans ce château ; eh bien, je parie qu'avant la fin du jour il y arrivera une terrible catastrophe.

Hinzouan. — Qu'est-ce que tu vois donc, Kiki ?

Kiki. — Voyez dans cette maison, au bout du parc, ces trois hommes qui ressemblent à des conspirateurs.

Hinzouan. — En effet, voilà trois figures bien sinistres. L'un marche à grands pas, l'autre se frappe la tête à grands coups, le troisième a l'air abîmé dans ses réflexions. Quelle peut être la cause de leur chagrin au milieu de la joie universelle ?

Kiki. — Je le devine aisément. Ce sont trois rivaux éconduits, qui n'attendent que la nuit pour se venger et mettre tout à feu et à sang dans le château.

Hinzouan. — En les voyant, je crains qu'il ait raison.

Irza. — Rassurez-vous, mon père. Leurs desseins ne sont pas si tragiques. Ils sont plus à plaindre qu'à redouter.

Tamsi. — Sans doute. Ces trois figures sont trois cousins qui ont fait vingt lieues pour assister à un mariage qui les intéresse vivement. Ils voudraient

prouver leur zèle aux maîtres du château en célébrant de leur mieux ce grand événement, mais tous leurs efforts sont inutiles.

Irza. — (Air de *La Boulangère.*)

Hélas, ils se battent les flancs
Et souffrent le martyre,
Pour rendre tous les sentiments
Que ce jour leur inspire,
Qu'ils font pitié ces gens
Cherchant
Le petit mot pour rire
Céans.
Le petit mot pour rire.

(Tous répètent le refrain.)

Tamsi. — Rassurez-vous sur les suites de leur chagrin. Deux dames aussi bonnes que spirituelles ont pris soin de les tirer d'embarras, en faisant beaucoup mieux qu'ils n'auraient pu faire. Voyez d'abord cette charmante cousine qui est l'âme et la directrice de toutes les fêtes.

(Air du *Destin.*)

Pour créer ces plaisirs piquants
Et dignes d'un tel hyménée,
Elle emploie à tous les instants
L'art du plus séduisant protégée.

Mais sous tous ses déguisements,
En l'écoutant, l'âme ravie,
Reconnait à ses doux accents,
La Muse de la Mélodie.

Irza. — Et cette autre cousine, qui a apporté à ces fêtes un portefeuille que les plus fameux poètes voudraient pouvoir lui dérober.

(Air du *Secret.*)

Quand on voit tous les dieux jaloux
D'embellir un tel hyménée,
Et préparer à ces époux
L'union la plus fortunée,
Le Dieu brillant de l'Hélicon
Veut aussi célébrer leur flamme,
Une aimable Muse en son nom
A composé l'épithalame.

Papa, papa, les voilà qui se mettent en marche pour l'église. Il n'y a pas un moment à perdre pour nous marier.

Tamsi. — (Air : *On va lui percer le flanc.*)

Oui, les voilà tous partant,
Et rantanplan et rantanplan
Tire lire ran plan.
Oui, les voilà tous partant
Pour la cérémonie,
Que l'épouse est jolie,
Rantanplan tire lire.

Ah, comme ils ont l'air content
Et rantanplan et rantanplan
Tire lire ran plan
Oui, les voilà tous partant
Pour la cérémonie.

Hinzouan. — Allons, je vois bien qu'il faut se rendre. Mes enfants, en vous unissant sous de tels auspices, je suis certain de votre bonheur. Pauvre Kiki, je te plains d'avoir manqué cette occasion. Tu n'en retrouveras jamais de pareille.

Kiki. — Je suis assez jeune pour attendre.

(Air des *Delter.*)

Je renonce au bonheur si doux
D'imiter ces heureux époux,
C'est ce qui me désole.
Mais j'ai l'espoir de voir céans
Un pareil hymen dans vingt ans,
C'est ce qui me console.

Tamsi. — (Aux époux.)

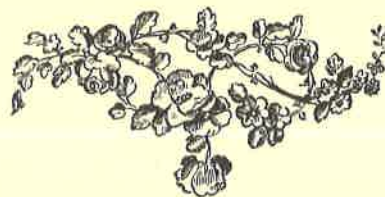
(Air : *L'hymen est un bien.*)

Sous les auspices les plus doux
Commencez votre destinée.
Aux feux de l'amour, l'hyménée
Alluma son flambeau pour vous (*bis*).
Mais au premier jour du voyage
Où vous vous embarquez gaiement,

De l'amitié fidèle et sage
Ecoutez encore le langage.
Autour des rives du Léman
Bornez votre pèlerinage.

Irza. — (Air : *On compterait les diamants.*)

Votre indulgence en ce moment
Est le seul espoir qui nous reste.
L'astre qui brille au firmament
Nous est-il propice ou funeste ?
N'allez pas trop sévèrement
Juger une simple bluette,
Songez qu'il serait imprudent
De faire tomber la comète.



Le présent ouvrage a été
publié par les soins des

ÉDITIONS SPES
LAUSANNE

en Novembre
dix-neuf cent vingt-sept.